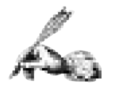
Sommaire



La spiriltualité et les religions

Les nombreux problèmes soulevés aujourd'hui par les religions et l'usage que certains en font incitent à la réflexion.

Notre époque est excessive en tout : politique, culture, idéologies. Le fait religieux n'échappe pas à cette folle sarabande qui mène le monde vers sa perte. Il semble même qu'aucune religion n'ait encore raison garder et accepte de se soumettre aux lois du fanatisme et aux débordements qui l'escortent.

Nous autres, Français, citoyens d'un état laïque déjà vieux d'un peu plus de deux siècles, sommes choqués par des coutumes d'un autre âge à nos yeux, lesquelles se manifestent par moult comportements provocateurs. Doit-on afficher ostensiblement ses croyances ? Les spiritualistes savent que la foi, la vraie foi, est de nature intimiste et qu'elle n'a nul besoin de signes extérieurs. De même, les vrais patriotes ne se sentent pas obligés d'agiter en permanence leur drapeau national comme le font les peuples immatures, tels les Étasuniens. Le patriotisme n'est pas un spectacle, la foi non plus.

La spiritualité est une voie intérieure ; elle est une fleur (peut-être une rose ?) qui fleurit et s'épanouit dans notre jardin secret, loin des dogmes religieux établis par des hommes souvent plus soucieux de pouvoir politique que de spiritualité. N'ont-ils pas fait des religions populaires des instruments de leurs ambitions de pouvoir ? L'histoire du monde en témoigne à l'envi.

La spiritualité a besoin de liberté : liberté de conscience, liberté de pensée. Elle ne peut s'inscrire entre les murs opaques que de prétendus prophètes ont dressés aux fins de s'emparer des âmes et de les manipuler.

Que ceux qui le désirent ou en ont besoin exercent leur spiritualité au sein de telle ou telle religion, soit, mais qu'ils ne fassent pas de leur engagement une machine de guerre dévastatrice, source de conflits et d'actes incontrôlés.

Soyons, avant toute autre considération, jaloux de notre liberté spirituelle qui ne peut s'exercer qu'en dehors des intégrismes et des fanatismes.

Yves-Fred Boisset,
rédacteur en chef.

Les mystiques Rhénans

Par Antoine de L'Aigle

Les différents rites pratiqués aujourd'hui par la franc-maçonnerie ne sont pas apparus ex-nihilo. Différents courants initiatiques traditionnels ont contribué peu à peu à les construire.
Parmi ces influences constitutives il est possible de relever la tradition chrétienne, et plus précisément le « christianisme transcendant » ainsi que le concevaient Joseph de Maistre et Jean-Baptiste Willermoz, autrement dit la tradition de Denys l'Aéropagyte issue des idées néo-platoniciennes.
Le mouvement connu sous le nom de « mystique rhénane » figure vraisemblablement au nombre de ces courants qui ont pu spécifiquement influencer les initiateurs du Rite Ecossais Ancien et Accepté (R.E.A.A). Ce mouvement s'étend sur une petite centaine d'année, du milieu du XIIIe siècle au milieu du siècle suivant.
Cette étude, après avoir défini la notion de « mystique », précisera ce qu'est la « mystique rhénane », qui en furent ses inspirateurs, ses représentants, et comment cette pensée à pu arriver de Plotin et des néo-platoniciens jusqu'au Chevalier Michel de Ramsay, inspirateur du R.E.A.A..

MYSTIQUE ET MYSTIQUE RHENANE

La « mystique » est relative au mystère religieux, *mysticus*, en latin, donnant la signification de « caché ».
Pour Romain Rolland, la mystique est une « sensation religieuse qui est toute différente des religions proprement dites », induisant une « sensation de l'éternel », un « sentiment océanique » pouvant être décrit comme un « contact » voire comme un « fait » [1].
C'est un sens récent. En effet, on ne désigne plus comme « mystique » le mode d'une « sagesse » élevée à la pleine reconnaissance du mystère déjà vécu et annoncé en des croyances communes, mais plutôt comme une connaissance expérimentale qui s'est lentement détachée de la théologie traditionnelle ou des institutions ecclésiales. Cette « mystique » se caractérise par la conscience, acquise ou reçue, d'une passivité comblante où le moi se perd en Dieu.
L'expression « mystique rhénane » aurait ainsi pu prêter à confusion.

---

[1] *Lettre à S. Freud, 5 déc. 1927*

C'est une expression récente, qui remonte à la fin du siècle dernier, au moment où l'œuvre de maître Eckhart, le chef de file des « Mystiques Rhénans » a été redécouverte et a commencé à être traduite.
Il était alors question de *Deutsche Mystik,* traduit par l'expression « mystique rhénane » ou mystique des pays du Rhin. Était ainsi désignée la scolastique dominicaine allemande, issue de l'école d'Albert le Grand et non la mystique rhénane comme telle, c'est-à-dire plutôt l'école de pensée des dominicains de la vallée du Rhin.
C'est, de fait, une mystique originale qui part d'une expérience de Dieu authentique, mais qui finalement évoque peu cette expérience en proposant toutefois un chemin de divinisation, par le concours du détachement et de la grâce : cette mystique peut alors se définir comme une *Wesenmystik*, une mystique de l'être et non comme une *Minnemystik,* une mystique issue du *Cantique des Cantiques.*
« Le développement de cette mystique spéculative en langue allemande serait issu de l'obligation imposée en 1267 par le pape Clément V à des religieux savants de l'Ordre des prêcheurs, d'exercer auprès des moniales un ministère de direction. »
Ainsi ceux-ci étaient amenés à transposer et à adapter leurs thèses : ils partaient de l'expérience spirituelle des moniales et les amenaient, par une solide réflexion, aux plus hautes réalités de la vie spirituelle.
De plus, la mystique rhénane se révèle comme « une réalité historique, dans le temps et dans l'espace, avec ses propres moyens de communication, sa propre mentalité et les relations précises entre les différents groupes (...). » Un échange aux multiples aspects entre les pays du Rhin supérieur et du Rhin inférieur est bien attesté et Maître Eckhart apparaît comme le principal représentant de ce mouvement. En tant que tel, c'est effectivement lui qui est à l'origine de la mystique rhénane.
Maître Eckart fut le professeur de Henri Suso et de Jean Tauler, lui-même directeur de Merswin. Ce sont ces quatre penseurs dominicains que nous allons successivement et succinctement étudier. Ils sont aujourd'hui connus sous l'expression de « Mystiques Rhénans ».

LES PREDECESSEURS

Pour tenter d'approcher la pensée complexe des mystiques rhénans, il semble nécessaire de remonter à Albert le Grand, et, avant lui encore, au philosophe grec Plotin.

Plotin (204 - 270)

Plotin, né en Égypte et formé à Alexandrie, enseigna à Rome après un voyage en Orient. On a pu le croire influencé par les religions orientales, mais on peut voir tout aussi bien dans sa philosophie un platonisme poussé jusqu'à ses extrêmes conséquences. Le problème de Plotin est de surmonter l'opposition platonicienne de l'Un et du multiple en engendrant le multiple à partir de l'Un.

Cette génération ou *procession* prend la forme d'une dispersion progressive. Celle-ci est néanmoins scandée par des sortes d'arrêts ou *hypostases* : l'intelligence et l'âme. La matière est à la fois le terme extrême de la descente et, à chaque niveau, l'occasion de la dispersion. Mais l'Un reste présent, quoique voilé, derrière ses manifestations, et il est possible de le rejoindre par un effort de sens inverse, ou *conversion*, en quoi consiste le salut de l'homme. De l'Un on ne peut parler, car la parole est de l'ordre de la composition : du moins peut-on dire de l'Un ce qu'il n'est pas, l'exhaussant ainsi au-delà de toute détermination. Par ce dernier trait, Plotin apparaît comme l'initiateur d'une tradition très vivante au Moyen Âge, du pseudo-Denys l'Aréopagite (VIIIe s.) aux mystiques rhénans du XIVe : celle de la « théologie négative ».

Albert le Grand (1193 - 1280)

Albert le Grand est l'un des représentants majeurs de cette pensée. Dominicain, né à Lauingen (Souabe), maître de l'université de Paris (d'où son nom de « Maître Albert [2]»), il fut évêque, savant, philosophe et théologien célèbre.

Albert a, de son vivant, joui du titre de « Grand » et, par la suite, de celui de « Docteur universel ». La légende lui a beaucoup prêté. Encombrée d'apocryphes, son œuvre multiforme est aujourd'hui mieux connue ; elle a acclimaté dans l'Occident latin les savoirs et les philosophies des Arabes et des Grecs. Le grimoire de sorcellerie *Le Grand Albert* est un exemple d'un écrit apocryphe attribué à Albert le Grand.

Son œuvre a toutefois subi une éclipse partielle du fait de l'œuvre, encore plus fameuse, du disciple d'Albert, saint Thomas d'Aquin.

[2] *La place Maubert à Paris en rappelle le souvenir.*

Néanmoins, étudiée pour elle-même, elle manifeste un esprit d'une vigueur et d'une ampleur exceptionnelles.

Albert le Grand écrit une œuvre considérable (21 *in-folio* !) basés sur le modèle de l'encyclopédie d'Aristote qu'il critique pourtant. Esprit universel, il a exploré toutes les branches du savoir, et particulièrement les sciences naturelles, la philosophie et la théologie. Son œuvre philosophique est considérable : il définit avec saint Thomas d'Aquin, la méthode philosophique basée sur l'évidence obtenue par le travail rationnel du rattachement de toute vérité aux premiers principes évidents par soi. Il porte une grande attention aux doctrines néo-platoniciennes recueillies des Arabes et de Denys l'Aéropagyte et spécifiquement de la négativité néoplatonicienne pour coordonner la raison et la foi entendue comme communion intellective à une vérité qui entraîne la pensée, par-delà le niveau rationnel, vers une intuition poétique que la transcendance prive d'évidence expérimentale. C'est cet intérêt qu'il inculque aux prêcheurs rhénans et particulièrement à maître Eckhart.

Thierry de Freiberg (1250 env.-env. 1310)

Maître dominicain, Thierry de Freiberg se montre fidèle aux enseignements du néo-platonisme et, en tant que tel, peut être aussi considéré comme l'un des inspirateurs des mystiques rhénans.

Il tente, dans son système, d'intégrer des éléments aristotéliciens et thomistes à une métaphysique émaniste et à une psychologie augustinienne. La procession est une procession causale à partir d'un principe premier qui est l'Un. Viennent ensuite, dans l'ordre, les intelligences, les âmes et les corps. Seules les premières peuvent recevoir le nombre de l'acte créateur, car elles sont des agents intelligibles et éternels au-dessus desquels Dieu demeure, dépassant toute éternité.

De la même manière que tous les êtres procèdent directement ou indirectement de Dieu, ils reviennent vers lui, doctrine que l'on retrouvera, au début du XIXe siècle, sous la plume de Louis-Claude de Saint Martin. La connaissance de la vérité et l'activité morale elle-même ne sont possibles que par la connaissance des raisons éternelles. Mais notre connaissance humaine de ces raisons divines est inadéquate du fait de notre corps, qui demeure un obstacle au plein épanouissement de l'âme.

LES MYSTIQUES RHENANS

Influencée par ces penseurs, la mystique rhénane nous est connue, nous l'avons vu, par les écrits de quatre personnes : trois dominicains, et un banquier qui finira ses jours sous l'habit des Johannites. Ce dernier est fréquemment oublié. Mais les travaux fournis au sein de *l'Équipe de Recherche sur les Mystiques Rhénans* démontrent qu'il est le dernier point d'une période d'environ 90 ans, de 1293 à 1382, où une pensée a mûri dans les écoles parisiennes, puis a été prêchée dans les couvents de Teutonie, de Saxe et d'Alsace. Les quatre noms à citer sont ici : Maître Eckhart, Jean Tauler, Henri Suso, et Rulmann Merswin. Maître Eckhart fut le professeur de Jean Tauler et d'Henri Suso, Jean Tauler fut le directeur de Rulmann Merswin.

L'activité de Maître Eckhart s'étend de 1293 à 1328, celle de Jean Tauler de 1323 à 1361, celle de Suso de 1327 à 1366, celle de Rulmann Merswin de 1360 à 1382. L'œuvre d'Eckhart a posé les fondations philosophiques et théologiques. L'œuvre de Tauler se distingue par son talent de prédicateur, concret, évitant les longues spéculations. Celle de Suso se distingue par ses écrits ascétiques. Celle de Merswin fut celle d'un fondateur de cénacle.

Maître Eckhart (1260-1327)

Maître Eckhart occupe une place à part par les problèmes qu'il soulève. Il a pu être considéré, tour à tour, comme un idéaliste hégélien, comme un panraciste germanique ou même comme un thomiste. En fait l'œuvre d'Eckhart représente, dans l'histoire de la spiritualité chrétienne, une synthèse d'éléments apparemment hétérogènes. Albert le Grand et Thierry de Freiberg sont ses immédiats prédécesseurs : ils lui ont ouvert des voies, et Maître Eckhart a pousssé l'audace de relier l'expérience intérieure aux constructions savantes des philosophes.

Né à Hochheim, en Thuringe, d'une famille de petite noblesse, Eckhart entre, vers 1275, chez les dominicains d'Erfurt et est envoyé comme étudiant à Cologne. Sa formation théologique se fait dans une atmosphère issue des enseignements d'Albert le Grand, dont il fut certainement l'élève.
Ecclésiastique et enseignant (dominicain, il fut vicaire général de la

province de Bohème) ses théories mystiques en dehors de la norme le firent condamner à titre posthume, et après moult débats avec l'archevêque de Cologne, par la bulle *In agro dominico* du 27 mars 1329, qui censure 28 propositions à lui attribuées. Cette bulle, envoyée à l'archevêque de Cologne, ne fut promulguée que dans le ressort de sa province ecclésiastique.

Les ouvrages laissés par Eckhart se répartissent en deux groupes bien distincts : les œuvres latines et les œuvres allemandes.

Les écrits latins, destinés aux théologiens de métier, sont de caractère spéculatif et technique, de forme très scolastique ; mais ils ont l'incomparable avantage d'avoir été rédigés directement par Eckhart et d'offrir une base sûre et précise pour l'interprétation de sa pensée. Ils comprennent essentiellement un *Traité de l'Oraison dominicale* et deux *Commentaires sur le Livre des sentences* (le second d'authenticité discutée), des *Questions parisiennes,* souvenirs de *disputatio* scolaires, des commentaires de l'Écriture (*Genèse, Exode, Ecclésiastique, Sagesse, Évangile de saint Jean*), d'une exégèse très allégorique et métaphysique, cinquante-huit sermons et quelques autres fragments.

L'œuvre allemande, dont la langue est le moyen-haut-allemand tardif ne comporte que trois petits traités rédigés directement par Eckhart : les *Entretiens sur le discernement spirituel*, prononcés à Erfurt avant 1298 ; le Liber Benedictus, ainsi appelé d'après le premier mot du texte, écrit pour la reine Agnès de Hongrie après 1308, et où sont groupés un traité *De la consolation divine* et un sermon *De la noblesse de l'homme* ; enfin, un bref traité *Du détachement*, de date incertaine et dont l'authenticité n'a été établie que récemment. Le reste de l'œuvre allemande est fait de notes d'auditeurs prises lors de sermons ; ces notes n'offrent évidemment pas une sécurité absolue, et l'authenticité de nombre d'entre elles pose de difficiles problèmes critiques.

L'œuvre de Maître Eckhart est d'un abord ardu. Les écrits latins sont de caractère très métaphysique, et la forme scolastique y est assez déconcertante. Pourtant, la pensée d'Eckhart n'y est point purement spéculative : elle est hantée de préoccupations spirituelles et cherche à rejoindre et à intégrer les bases mêmes de l'expérience mystique. À cet égard, Eckhart est souvent mal servi par la langue trop technique de la théologie de son temps. Quant aux écrits allemands, ils utilisent une langue encore en formation, très concrète et peu faite pour l'ex-

pression des réalités spirituelles.
Pour traduire les données de l'expérience mystique, Eckhart use peu du symbole, familier à tant de ses émules. Il a plus volontiers recours à des formules violemment paradoxales qui, en isolant et majorant l'un des aspects de la réalité, deviendraient dangereuses et fausses si on les prenait au pied de la lettre et sans les corriger par le contexte, comme le fit notamment la bulle de condamnation.
Sa doctrine consiste en des spéculations sur l'être, lequel, pris absolument, s'identifie à Dieu. Eckhart distingue, d'une manière formelle et non réelle, la déité et Dieu. La déité, c'est l'essence divine absolue, isolée, au-dessus de tout nom, de tout rapport, et dont nous ne pouvons rien affirmer, sinon qu'elle est unité. On ne peut donc en parler qu'en termes de théologie apophatique négative, de telle sorte que même les termes d'être et de bonté, tels qu'ils sont dans le langage humain, ne sauraient lui convenir. Dieu, au contraire, c'est la *déité en tant qu'elle entre en rapport.* Elle s'engage d'abord dans un premier rapport *interne* et nécessaire avec elle-même, qui aboutit à la procession des personnes divines de la Trinité. Les personnes s'écoulent sans cesse de l'essence divine et y refluent éternellement. En outre, la déité devient Dieu par un second rapport, *externe* celui-là, qui est celui de la création. Suivant l'expression paradoxale d'Eckhart, Dieu n'est Dieu que lorsqu'il y a des créatures ; si elles n'étaient pas, il ne serait pas non plus.
La conception eckhartienne de la Création se rattache à un thème essentiellement platonicien, celui de l'archétype. Dieu connaît de toute éternité, en son Verbe, l'idée, l'être idéal, ou archétype, de toutes les créatures possibles. La création est l'acte divin qui fait passer certains de ces êtres de l'univers idéal des archétypes à l'univers phénoménal des réalités concrètes : toute créature a donc un être double, l'un virtuel en Dieu et l'autre réel dans le monde. Ainsi, rattachée à Dieu par son archétype, toute créature est comme une empreinte divine, ce qui lui donne sa noblesse fondamentale. Mais, dans une autre perspective, la différence radicale qui sépare l'être incréé de l'être créé est telle que ce dernier, comparé à Dieu, peut être qualifié de néant. Bien que cette formule ait un sens évidemment comparatif, Eckhart lui a donné un tour si audacieusement paradoxal qu'on a pu croire qu'il déniait toute réalité à la créature, et rapprocher ses vues de celles des penseurs hindous sur la *maya*.
Le thème de l'archétype permet à Eckhart d'établir sur une base par-

ticulièrement solide la noblesse de l'homme. Ainsi unie à Dieu par son centre, l'âme participe, activement et passivement, à la vie trinitaire. En elle, le Verbe est sans cesse engendré par le Père, en même temps qu'elle est elle-même engendrée avec le Verbe par le Père. Ces vues constituent l'un des sommets de la mystique eckhartienne, mais elles en sont aussi l'une des parties les plus ardues.

Pour Eckhart, l'itinéraire mystique est lui aussi commandé par le thème de l'archétype, en même temps que par une vision cyclique également platonicienne. L'âme part de l'unité divine, mais la création la place dans le monde réel au cœur de la multiplicité, et elle doit s'en abstraire pour faire retour à l'unité. Cela suppose un détachement radical d'elle-même et de tout le créé. Elle doit renoncer à toute volonté propre qui la séparerait de Dieu ; elle doit dépasser tous les éléments créés, y compris l'humanité du Christ en tant qu'elle est créature ; elle doit transcender les images, les moindres traces conceptuelles qu'elle pourrait garder en elle. Il lui faut parvenir à un désintéressement si absolu qu'il ne subsiste plus en elle le moindre désir, même du bien, de la vertu ou de la récompense éternelle. Ainsi anéantie, l'âme se replie sur elle-même dans un mouvement qu'Eckhart désigne sous le nom d'introversion. Transcendant tout l'univers créé par une véritable « percée », elle atteint son archétype en son propre centre et y rejoint l'unité de l'essence divine, parvenant à une sorte d'indistinction d'avec Dieu, de déification, sans qu'il y ait pourtant d'identification panthéistique. Ainsi Eckhart aboutit à une théorie profondément platonicienne, mais très cohérente, de l'union mystique.

Eckhart était déjà mal compris en son propre temps ; sera-t-il mieux compris dans le nôtre ? C'est là que la phrase de Jean Tauler prend toute son actualité : « Il parlait du point de vue de l'éternité ».

Jean Tauler (1300-1361)

Jean Tauler est né probablement né vers 1300 à Strasbourg. On ne sait s'il fut le fils d'un échevin ou d'un bourgeois, mais il semble issu d'une famille relativement aisée.
Vers 1315, Jean Tauler entre au couvent des dominicains de Strasbourg. Il y subit une formation écourtée en raison de sa santé fragile : il ne reçut jamais en effet le titre de Maître ou de Docteur en théologie. Sa culture est cependant solide. Il « cite Proclus, Thomas d'Aquin, Augustin, Bernard de

Clairvaux, Hugues de S. Victor » et la qualité de ses sermons est certaine « même si, parfois, on a préféré voir en lui, un homme fruste, n'ayant jamais étudié comme *ceux de Paris*, le réduisant fallacieusement par là à un prédicateur de province, inspiré mais peu instruit ».
Dominicain, deux évènements marquent sa vie : le premier concerne les communautés religieuses des béguines, dont les dévotions extrêmes apparurent suspectes, et qui furent dénoncées en 1317 au concile de Vienne, et condamnés par bulle en 1318 et 1320. Tauler commença sa prédication en incitant les béghards à se maintenir dans l'orthodoxie religieuse.

L'autre évènement qui marque le début de la prédication de Jean Tauler est le conflit entre Jean XXII et l'empereur Louis IV de Bavière excommunié en 1324 pour sa politique italienne, et déclaré, comme tel, privé d'Empire. Les ordres mendiants prennent position pour l'une ou l'autre des causes, mais, finalement, les dominicains se soumettent aux ordres pontificaux. La ville de Strasbourg les chasse en 1339 pour quatre ans. Tauler se retrouve ainsi tout d'abord à Cologne, puis à Bâle.

Revenu à Strasbourg en 1348, Tauler ne repartira plus, sauf, peut-être pour un hypothétique voyage à Paris, en 1350, voyage où il aurait rencontré Ruysbroeck. Il meurt à Strasbourg le 16 juin 1361.
Sa spiritualité est traversée par deux thèmes centraux : le détachement, et la naissance de Dieu dans l'âme.

Rulmann Merswin (1307-1382)

Fils d'une famille influente de Strasbourg, Rulman Merswin est né vers 1307. Deux périodes se découpent nettement dans sa vie : le banquier, puis le mystique. Une première fois veuf, ce banquier se remarie à la fille d'un chevalier influent. Il est à la tête d'une fortune considérable. Les détails de sa conversion sont mal connus : frappé par la mauvaise vie de ses contemporains, et dans ce cas, beaucoup moins détaché de la religion qu'on le croirait… ayant connu une extase mystique, où la Trinité lui aurait été révélée… Nous le retrouvons en 1347 renonçant aux affaires, et décidant, avec sa femme, de mener une vie de pénitence. En 1348, il choisit Jean Tauler comme maître spirituel et projette de se rendre à Rome, ce qui ne se fit finalement pas.
En 1367, six ans après la mort de Tauler, il rachète et restaure l'an-

cienne chapelle de la Trinité, et les terrains y attenant (*l'Île-Verte*). En accord avec les autorités ecclésiastiques, il y installe en 1368 quatre chapelains séculiers. Des querelles amenèrent le remplacement de ces chapelains par des Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, en 1370. En 1371, devenu veuf, Rulman Merswin vient alors vivre à la commanderie, où il meurt en 1382.

Lors de sa résidence à la commanderie, il a communiqué à la communauté des écrits mystiques qu'il disait recevoir d'un mystérieux *Ami de Dieu de l'Oberland*. Interrogé sur son identité peu de temps avant sa mort, il répondit que ce mystérieux ami venait lui aussi de mourir. Seuls ses écrits demeuraient, dans un coffre, ouvert dès la mort de Merswin, en 1382. La critique donne désormais R. Merswin pour l'auteur véritable des écrits de *l'Ami de Dieu de l'Oberland.*
Psychopathe selon les uns ou génial dissimulateur pour d'autres, contournant les convenances de son temps, Rulman Merswin a laissé une œuvre importante, presque totalement encore inédite, et de ce fait à travailler.

Les relations qui unirent Jean Tauler et Rulman Merswin ont été obscurcies par le problème de *La merveilleuse histoire de la Conversion du Maître de la Sainte Écriture.* Il s'agit d'un texte où Jean Tauler, par la fréquentation de *l'Ami de Dieu de l'Oberland*, présenté en ce cas comme l'ami de Rulman Merswin, connaît un retournement spirituel. Dans cette légende, attribuée à Rulman Merswin, transparaît cependant une vision de Jean Tauler comme un croyant vivant de la spiritualité des Amis de Dieu.

Heinrich Suso (1296 ~ 1302-1366)

Connu en France sous son nom latinisé, Suso entre à l'âge de treize ans au couvent dominicain de Constance ; après cinq années de noviciat, il se voue en chevalier spirituel à la *divine Sagesse* et s'astreint à des austérités. Il suit alors, à Cologne, l'enseignement spirituel d'Eckhart, qui le marque profondément. Mais, au lieu de viser le titre de docteur et d'aller étudier à Paris, il lit assidûment la vie des saints anachorètes et, dans le cadre de son cloître, tente d'imiter leur ascétique perfection. Encore que son premier ouvrage, le Livre de Vérité, écrit sans doute peu après la condamnation de son maître (1329), distingue avec précision la « fausse liberté » bégarde[3] du véritable

dépouillement eckhartien, il semble que, vers 1330, un chapitre de son ordre, tenu aux Pays-Bas (celui d'Utrecht ou celui de Maestricht), ait suspecté Suso d'« hérésie ». De la Suisse à la basse vallée du Rhin, le prédicateur voyagera de cloître en cloître. Le nombre et l'enthousiasme de ses filles spirituelles (dominicaines) alimentent, bien entendu, les calomnies, au point que ses supérieurs l'envoient finir ses jours au couvent d'Ulm.

Outre le *Livre de Vérité,* Suso a écrit un *Livre de la Sagesse éternelle* (tous deux en allemand, ainsi que des sermons et des lettres) et, en latin, *L'Horloge de la Sagesse.* Le ton en est plus personnel que celui des textes eckhartiens et, sous des formes souvent allégoriques, ils renvoient de façon moins discrète à une expérience vécue. Mais, qu'il s'agisse de la Vérité hypostasiée ou de la Sagesse biblique à figure féminine, ce qu'enseigne cette maîtresse est toujours un dépouillement intérieur qui « commence et finit dans l'unité ». « Tranquille obscurité demeurant en elle-même », la « Déité » est en même temps puissance de diffusion, en sorte que la créature réellement dénudée peut devenir par adoption ce que le Verbe même est par filiation. Il faut noter que, dans plusieurs passages, plus explicitement qu'Eckhart (et que Tauler), Suso souligne les limites de la logique commune – celle de la non-contradiction – et montre de quelle manière il la faut dépasser pour s'élever jusqu'à l'« abîme » d'une unité tout à la fois féconde et suffisante à elle-même. Avant Nicolas de Cues, il lie la « docte ignorance » – l'« agnosie » enseignée par le pseudo-Denys dans sa *Théologie mystique* – à la nécessaire saisie de « deux choses opposées en une seule chose ». Mais, au-dessus de toute dialectique, puisque le néant est « non-être de tout ce qui se peut dire ou penser », seule une âme dénudée remonte réellement à sa source éternelle.

Dans ce *raptus*, qui dure à peine quelques instants, la créature se sent au-delà de tout péché ; sa « régénération » s'identifie à la « Génération » même du Fils. Et s'il semble que sa volonté se soit

3 Les bégards, connus également sous les noms de frérots, fraticelles, apostoliques sont les membres de sociétés religieuses qui se formèrent au XIIIe siècle, sans contrôle hiérarchique. Ils voulaient arriver à la perfection évangélique… Le concile de Vienne les condamna en 1311 pour leurs rêveries pseudo-mystiques peut-être inspirées par le catharisme albigeois.

alors annihilée, c'est seulement parce qu'« elle n'a plus besoin de vouloir » et que l'éternelle volonté divine opère seule en elle. On ne s'étonne pas que ces formules, parfois plus abruptes que celles d'Eckhart, aient pu surprendre. Dès le départ cependant, Suso les corrige sur le mode poétique qu'il affectionne ; au sixième chapitre du *Livre de Vérité*, il évoque la vision d'un « sauvage sans nom » qui se croit « libéré » parce qu'il accomplit, dit-il, « toutes ses volontés sans distinction ». Bien qu'elle s'appuie sur certaines expressions paradoxales du maître, cette exégèse semble incorrecte à Suso. Rappelant que le néant divin est moins indétermination que donation suréminente d'être et source d'ordre, il tient que la créature doit se connaître d'abord comme différente de Dieu (en raison d'une altérité qui, certes, n'est pas « en » Dieu, mais vient « de » lui). L'erreur bégarde est de prendre pour réelle désappropriation de cette différence ce qui aboutit justement à faire d'elle un absolu. Les censeurs d'Eckhart n'ont pas compris que toute affirmation qui touche au mystère divin exige qu'aussitôt on lui juxtapose sa contradictoire. Déjà Plotin, pour sauvegarder la transcendance de la première hypostase, faisait de l'union mystique moins une fusion qu'un contact de « deux en un ». Suso reste donc proche de la vraie tradition néo-platonicienne lorsqu'il écrit que « l'homme doit devenir un dans le Christ et, cependant, rester distinct, uni et non uni, mais un avec lui [4]».

Parmi les mystiques, c'est Suso qui a le vocabulaire le plus riche et le plus varié. Souvent, il a recours à des images. De plus, son œuvre est illustrée de miniatures, même s'il dit finalement qu'il importe de dépasser les images, de chasser les images par les images. Il prend largement en compte la spiritualité des moniales de l'époque, ce qui devait être apprécié.

LES SUCCESSEURS

Fénelon (1651-1715)

En accélérant le temps et l'espace et en quittant à la fois les berges du Rhin et l'époque médiévale apparaît un descendant spirituel des quatre mystiques rhénans, François de Salignac de La Mothe-

[4] *Livre de Vérité, VI*

Fénelon. Par l'intermédiaire de son ami le chevalier Michel de Ramsay, l'archevêque de Cambrai fut l'un des inspirateurs du R.E.A.A..
Fénelon est né le 6 août 1651 d'une noble famille du Périgord, à La Motte, aujourd'hui La Motte-Fénelon, dans le Lot.

Formé au collège de Cahors puis à Paris, au collège Duplessis, admis au séminaire Saint-Sulpice, il est mis un 1678 à la tête des *Nouvelles Catholiques,* maison destinée aux jeunes filles protestantes récemment converties. Il y reste dix ans.
En février 1695, il est nommé archevêque de Cambrai. Pendant deux années, il partage son temps entre son évêché et la cour, et sa fortune semble bien établie. Mais il se laisse aller à quelques paroles hardies sur le gouvernement du royaume et donne surtout prise à des attaques précises en soutenant Mme Guyon [5] qui prêchait une doctrine mystique proche du *quiétisme* [6]. Bossuet l'invita à condamner, ou du moins à désavouer Mme Guyon.

Fénelon répond alors par un traité, *l'Explication des Maximes des saints sur la vie intérieure,* contenant l'apologie du « pur amour », considérée par Mme Guyon comme la seule source légitime de la vie religieuse. Le livre est alors porté devant le pape qui hésite longtemps avant de le condamner, en 1699, à la demande de Louis XIV soutenant Bossuet.

Fénelon se soumet alors que la même année un nouveau coup frappe l'archevêque de Cambrai. Le *Télémaque*, roman imité de L'Odyssée, qu'il avait écrit pour l'instruction littéraire, morale et politique de son élève, le duc de Bourgogne, fut publié en une édition clandestine qui circula à travers toute l'Europe. Louis XIV, irrité des allusions politiques que l'on pouvait découvrir dans ce livre, exile

[5] *Mme Guyon (Jeanne-Marie Bouvier de La Motte) (1648–1717), riche veuve du fils du surintendant Fouquet, se crut appelée à répandre la pratique d'un amour de Dieu dégagé de tout alliage terrestre. Elle préconisait l'extase et l'union directe avec Dieu. Son livre* Le Moyen court de faire oraison *eût la faveur de Versailles mais fût condamné par Rome. Proche des doctrines du quiétisme, ses œuvres remplissent trente volumes.*
[6] *Le quiétisme est une forme de mysticisme qui soutient que l'on peut atteindre aisément un état continuel d'amour et d'union avec Dieu. Dieu communique alors à l'âme une paix absolue et une béatitude dispensant de toute autre pratique morale ou religieuse.*

alors Fénelon à Cambrai en lui interdisant de revenir à Paris.
Désormais la vie de Fénelon s'écoule dans son évêché, partagée entre son ministère et ces activités littéraires. Maintenu impitoyablement en exil par le roi, Fénelon qui comptait des amis à Rome, fut à plusieurs reprises pressenti pour la pourpre cardinalice. Louis XIV s'y opposa toujours.

La mort du jeune duc de Bourgogne, son ancien élève, fut pour l'archevêque de Cambrai une grande douleur. En 1714, il disparaît des suites d'un accident de circulation, à la traversée d'un pont, qui lui causa une commotion dont il mourut, le 1er janvier 1715.
En un siècle marqué par l'augustinisme, la pensée de l'archevêque de Cambrai s'est orientée vers l'approfondissement de la notion d'être et s'est efforcée, en une hantise pathétique d'anéantissement, de dépasser la limite du *moi*, mettant ainsi en cause le concept même d'« individu ». Relativement peu centrée sur le mystère de l'incarnation, cette spiritualité, tout en maintenant le dualisme du créateur et de la créature, propose formellement à l'homme comme terme et but de son pèlerinage terrestre la « déification » :
« C'est par l'anéantissement de mon être propre et borné que j'entrerai dans votre immensité divine. »
Le pur amour est en fait synonyme de mort à nous-même et d'« adhérence » à la volonté de Dieu au-delà de tout retour réflexif sur notre intérêt temporel ou éternel. Mieux, il est l'amour dont Dieu s'aime en l'homme, créature faite à son image :
« Ô mon amour qui êtes mon Dieu, aimez-vous, glorifiez-vous vous-même en moi. Ma paix, ma joie, ma vie sont en vous qui êtes mon but, et je ne suis plus rien. »
Ce dépouillement dans la foi s'inscrit dans la tradition qui, de l'Aréopagite aux mystiques rhénans ou espagnols, envisage le destin de l'homme comme un retour par intériorisation à son principe, à ce Dieu inscrit dans son cœur, au-delà de toute représentation conceptuelle.
Plus sensible à l'opposition de la concupiscence et de la grâce et gêné parce que le thème de l'anéantissement du moi pouvait conduire à des confusions de tendance panthéiste déjà condamnées par l'Église, Bossuet s'insurge d'autant plus que Mme Guyon, empruntant à saint Jean de la Croix sa doctrine du *rien* – doctrine qui exprime l'inadéquation de nos concepts à penser même fugitivement l'absolu – ose

lyriquement des formules discutables en bonne logique: « *Ici, l'âme ne doit plus faire de distinction de Dieu et d'elle, Dieu est elle et elle est Dieu.* »
En fait, ce qui est en cause, c'est l'amour pur comme « état » et son assimilation à la « sainte indifférence », c'est-à-dire à l'abandon de toute recherche intéressée ; ce qui fait problème, c'est l'extatisme fondamental de l'amour défini par Fénelon et Mme Guyon : Bossuet y voit un optimisme dangereux car inconscient des effets du péché originel et de l'extrême fragilité de notre être moral.

Pourtant, au contraire de son amie qui avait parfois tendance à juger du degré d'union à Dieu par des expériences psychologiques, Fénelon fuyait l'illusion et, autant que Bossuet, craignait de « *mettre la sublimité et la perfection dans des choses qui ne sont pas ou en tout cas qui ne sont pas de cette vie ».*
Sur le plan pratique, le pur amour se résout donc en une acceptation humble et sereine de notre infirmité ; la mystique devient ascèse :
« *Il ne faut pas nous croire très avancés [...] il ne faut point aussi nous décourager de retourner librement à ce centre de notre cœur malgré nos misères.* »
On ne saurait assez souligner l'équilibre réel d'une doctrine dont le lyrisme a le plus souvent paru moins sublime que chimérique.

Le Chevalier Michel de Ramsay (1686-1743)

Vingt ans après la mort accidentelle de Fénelon, en 1735, commence à circuler sous le manteau, parmi les premiers francs-maçons de Paris, le fameux *Discours* du Chevalier Michel de Ramsay, un jeune aristocrate protestant converti au catholicisme. Né le 9 juin 1686 à Ayr (Écosse), fils d'un calviniste et d'une anglicane, Michel de Ramsay est le disciple des rosicruciens Pierre Poiret et Arndt. Parvenu en France en 1709, il devient précepteur d'enfants de grandes familles aristocratiques et, entre autres, du fils du Comte de Sassenage et surtout de Charles Édouard Stuart, fils du roi Jacques III (1724). En 1735, il épouse Marie de Nairne, fille de David de Nairne, baron de Saint-Forts (en Écosse), secrétaire d'état du roi Jacques II Stuart.
Chevalier de Saint-Lazare, Chevalier baronnet d'Écosse, maître ès arts, membre de la *Gentlemen's Society* et de l'Académie royale des Sciences de Londres - pépinière de maçons et d'alchimistes -, docteur

honoraire en droit civil de l'université d'Oxford, il écrit divers ouvrages : *Discours sur la Poésie Épique* (1717), *Histoire de la Vie et des Ouvrages de Fénelon* (1723), *Voyages de Cyrus ou Cyropédie* (1727), *Histoire de Turenne depuis 1675* (1735). Il fréquenta également le fameux *Club de l'Entresol.*

Ses pérégrinations le font changer plusieurs fois de religion : il est ainsi successivement quaker, anabaptiste, presbytérien, catholique et même quiétiste. Ramsay est un véritable vagabond spirituel et c'est peut-être ce qui l'incite à entrer en franc-maçonnerie. Le 17 mars 1730, il est reçu au sein de la loge *The Horn*, à Londres, celle de James Anderson, celui là même des *Constitutions.*

C'est en en 1736 et en 1737 qu'il écrit son célèbre *Discours*. Composant ce texte en deux parties, Ramsay y lance tout d'abord un appel aux francs-maçons à s'unir pour assembler les matériaux d'un *Dictionnaire universel des arts libéraux et des arts utiles*, à l'image de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert. Ramsay trace une définition du rôle international de la franc-maçonnerie. La deuxième partie expose, sur la base d'une analyse « historique », un fil conducteur qui relierait, selon l'auteur, l'Ordre maçonnique aux tous premiers ordres chevaleresques et aux croisades en avançant l'origine templière de la Maçonnerie. Selon cette légende, aujourd'hui réfutée par les historiens, la franc-maçonnerie aurait été un rameau secret de l'Ordre du Temple, dissous par le pape Clément V, le 13 avril 1312. Un religieux, Humbert Blanc, réfugié en Angleterre, y aurait perpétué les traditions des Templiers.

Et puis, il excite la curiosité de ses lecteurs en s'exprimant sur le secret maçonnique :
« Ce sont des signes figuratifs et des paroles sacrées qui composent un langage tantôt muet tantôt très éloquent pour le communiquer à la plus grande distance et pour reconnaître nos confrères de quelque langue qu'ils soient (...). Jamais aucun confrère n'a trahi nos secrets (...). »

Pour Ramsay, le secret maçonnique n'est pas un secret conventionnel mais un secret par nature sur des signes, sur des paroles d'ordre symbolique et initiatique. Le Saint-Siège et le pouvoir royal ne se conten-

tent pas de ces explications ésotériques : ils jugent ce discours particulièrement subsersif...
Mais, au sein des ateliers maçonniques, le discours de Ramsay emporte l'enthousiasme : de nouvelles loges poussent à Paris et les maçons français commencent à entendre parler des autres grades que ceux des loges symboliques. A partir de ce moment, le Rite Écossais, impulsé par Ramsay, connaît un succès très important et se développe en systèmes variés qui prennent une importance considérable.
Ramsay meurt à Saint-Germain-en-Laye le 7 mai 1743. Deux francs-maçons notoires signent l'acte de décès : le comte de Derwenwater et le comte d'Engleton.

EN GUISE DE CONCLUSION…

De Plotin à Michel de Ramsay, en passant par Albert Le Grand, Thierry de Freiberg et Fénelon, la mystique rhénane représentée par Maître Eckhart et ses disciples, assure une liaison de philosophie grecque plotinienne jusqu'à l'essence même de l'écossisme maçonnique.
Nourrie par diverses influences spirituelles, la mystique rhénane reste unique en son genre. Ramsay, ami de Fénelon, lui-même défenseur de Mme Guyon, en a très certainement subi les influences.
Pour Maître Eckhart, il y a un itinéraire, autrement dit une progression - un perfectionnement progressif - commandé par le thème de l'archétype. L'âme part de l'unité divine, la création du monde la place dans la multiplicité, elle doit s'en extraire pour faire retour à l'unité. C'est là son devoir par lequel sera promue la justice divine.

Bibliographie

LIGOU (Daniel), Dictionnaire de la Franc-Maçonnerie, P.U.F., Paris, 1987
SERVIER (Jean), Dictionnaire critique de l'Esotérisme, P.U.F. Paris, 1998
GUERILLOT (Claude), La Genèse du Rite Ecossais Ancien et Accepté, Guy Trédaniel, Paris, 1993
FAUQUE (Jean-Luc), Le Rite Ecossais Ancien et Accepté, non publié, 1992
BEAUDE (Joseph), La Mystique, Editions du Cerf, Paris, 1990
Équipe de Recherche sur les mystiques Rhénans, Documents divers,

La femme Martiniste

Par Adrienne Servantie-Lombard

UMB. Palais Universitaire. 67084. STRASBOURG cédex

*Tous ceux qui ont eu le bonheur de rencontrer un jour
Adrienne Servantie-Lombard ont gardé de cette femme
exceptionnelle un souvenir à la fois affectueux et fort.
Martiniste de cœur et d'esprit, elle avait compris la loi d'amour
qui est la seule apte à nous ouvrir les yeux sur ce monde.
Féministe, elle l'était mais en-dehors de ces mouvements
revendicatifs et agressifs qui font le plus souvent
plus de tort que de bien à la cause des femmes.
Car Adrienne savait qu'au plan de la spiritualité,
le seul combat qui compte, c'est celui de l'Amour
et que le seul chemin à suivre, c'est la voie cardiaque.
Nous sommes heureux de faire revivre dans les pages
qui suivent le souvenir de notre chère Adrienne
à travers cet article qu'elle donna à la revue en mai 1980.
Comédienne, elle avait tourné dans de nombreux films
aux côtés des plus grands réalisateurs et acteurs,
Jacques Tati, en particulier.
Dans les réunions où nous la rencontrions,
elle n'en faisait jamais état, préférant apporter sa pierre
aux recherches que nous entreprenions.*

Il y a plusieurs années, vers 1960 je crois, Jacqueline Basse devenue la femme de notre cher Philippe Encausse, créa le Cercle « Amélie de Boisse-Mortemart ». Il n'y avait que des femmes. Si je me souviens bien, Jacqueline, la présidente, Suzanne Perret, Suzanne Michon, oratrice à la voix magnifique, Maria Lorenzo, Jacqueline Ackermann et moi-même. J'ai oublié certains noms. C'était rue de Liège (à Paris). D'abord seules pour travailler, nous avons eu bientôt des visiteurs, peu à peu le cercle est devenu mixte. Les hommes, nos frères, pensant comme Louis-Claude de Saint-Martin et Papus, que « *la femme à l'égal de l'homme avait une âme* », venaient nous instruire et s'instruire, les travaux étant supérieurement intéressants.

Un jour, la femme est initiée. Mais, de ce fait, la femme martiniste n'est pas un être hors du commun, elle a simplement mis un pied sur le chemin allant vers la Lumière qu'elle cherche.

Donc, elle reçoit une première initiation, ce qui ne lui apprend pas grand chose, si ce n'est qu'elle réfléchit et cherche en elle ce qu'elle est vraiment. C'est un premier pas, on ne parle bien que de ce que l'on connaît ! Ce fut mon cas.

Or, il y a beaucoup à apprendre. Il faut devenir connaissant. Qui va nous aider, nous guider, nous, Femmes, dans ce sentier où l'on trouve des cailloux, des trous, des bosses, des obstacles de toute nature, au simple et au figuré ???

Notre grand guide à nous, Femmes, c'est l'intuition, à nous de la développer. Comment ?
La nature par sa contemplation peut nous instruire, car tout y est **symbole.** C'est une initiation à la portée de tous. Or, le martinisme nous offre la possibilité d'étudier le symbolisme.

Si une martiniste s'intéresse réellement au symbolisme, c'est pour elle comme une porte qui s'ouvre vers une Clarté. Elle comprend ce qui l'entoure : nature, être, tout ce qui vit, de la pierre à l'arbre, à la rose, à l'animal, aux éléments !

Alors, une période de joie s'installe en elle. Elle va de découverte en découverte, il semble que son esprit s'ouvre et s'illumine. Ce sont là des années vécues, où l'on reçoit l'aide de tous côtés, c'est-à-dire de nos guides, de nos maîtres passés ou présents. *« Demandez et vous recevrez »* s'accomplit en nous, Femmes, dans ces instants bénis.

Je maintiens que la femme initiée au martinisme a, plus que toute autre, des devoirs conscients et acceptés à accomplir.

La maison et le foyer sont pour elle, le point d'épanouissement de sa plus grande force. Car, au sein de la famille au foyer donc, grâce à ses facultés, elle devient reine. Mais, c'est seulement lorsque la femme est réellement féminine qu'elle remplit la vocation qui lui a été assignée par le Créateur.
« *Ennoblir tout et tous autour d'elle* » ! Comment ? Par cette intuition innée qu'elle développe par la méditation, la prière et le respect de toute vie. Créatrice née, la femme se doit de vivre, de vibrer dans le rythme des lois de Dieu.

Faire de cette terre un foyer harmonieux, de son foyer un sanctuaire où enfants, hommes, amis peuvent venir chercher et trouver la détente, le repos, l'harmonie d'âme. Cette harmonie qui donne un stimulant nouveau ainsi que des forces neuves pour chaque activité de l'homme.
Complémentaires, hommes et femmes doivent dans leurs activités se joindre en un rythme régulier, l'un ne doit pas troubler l'autre.

Nous savons que la femme est reliée à la sphère d'essentialité supérieure, entendons par là qu'elle est plus liée à la nature, aux essentiels, que l'homme.
Aussi la qualité de l'intuition de l'homme envers la femme sera pour lui (s'il le veut) une porte s'ouvrant sur la Lumière.

Car lorsque s'accroissent les valeurs spirituelles, l'homme a des égards envers la véritable féminité. Au cours des années et du travail au sein du martinisme, la femme devient plus réceptive encore, plus apte à servir, à donner.
Elle sait aussi que, suivant son vouloir, tous les descendants issus de son sein seront protégés par la Force de la Lumière, même avant leur naissance. Il ne peut en être autrement lorsque la femme sait que, grâce à la richesse de son intuition, elle peut déterminer, presque à elle seule la nature spirituelle du Fruit qu'elle porte. C'est pourquoi la femme est responsable de toute la descendance.

Rappelez-vous les prières adressées aux déesses-mères, aux fontaines dans les bois, etc. Pour la femme martiniste, les anciens savaient. Comme pour ses frères, la pratique de la charité et de la prière est une joie de chaque jour.

Jésus disait : *« Aimez-vous les uns les autres, aimez-vous comme je vous ai aimés. Aimez votre prochain comme vous-même ».* Paroles si belles, si douces à prononcer et à entendre en (écho) au tréfonds de notre être. Enseignement qu'il serait normal d'appliquer dans la vie quotidienne.

Or, nous sommes tous sur un chemin de probation, petit à petit, suivant nos actes, un de nos maîtres nous aide à franchir les degrés nous menant vers une certaine « maîtrise ».

Alors, seulement, nous pouvons parler, enseigner, et enfin servir. Serviteur inconnu, nous aidons, avec parfois seulement un sourire, ceux qui ont besoin d'un réconfort.

La présence de la femme peut tellement apporter de paix et de joie si elle est consciente de son rôle dans la Création.

Comme je l'ai déjà dit : à la maison, près de son mari, de ses enfants, de ses parents et amis, elle doit être un soleil qui réchauffe tous ceux qui l'entourent.

Aucune besogne n'est rebutante, puisqu'elle sait que tout travail est une prière et, automatiquement, chaque geste devient précis, harmonieux, parce que pensé avec la générosité de son cœur de femme. Et tout est joie !
La femme martiniste sait qu'en tout être, même le plus laid, le plus vil, il y a une petite étincelle de vie.

Seulement, parfois, cette petite étincelle est enfouie dans une gangue si épaisse que plus rien ne rayonne. Nous n'avons pas de mépris pour ces êtres, mais nous pensons et espérons qu'après leur départ d'ici-bas, ils sauront ce qu'ils auraient dû être.

J'ai vu à Paris, il y a une quinzaine d'années, un ami soufi de Téhéran prendre dans ses bras un homme ivre que le cafetier de « La Pergola » à Saint-Germain des Près jetait dehors. Lui, mon ami, l'a emmené dans un bel hôtel, dans une belle chambre avec salle de bains, disant au cafetier : « *Il est mon frère comme toi et je dois l'aider, car c'est un enfant de Dieu, lui aussi* ».

Ce souvenir est resté gravé en moi, d'autant qu'il n'y avait là aucun intérêt à la base, mais pur amour du prochain, comme dans tous les actes faits par Jésus.

Pour agir ainsi, il faut arriver à faire vibrer son corps au diapason de son âme.

Femme martiniste, fixe toujours en toi l'amour rayonnant, car c'est la grande loi de Dieu.

É T E R N I T É

Hors du temps,
Hors de l'espace,
Tu vis une éternité
Et tout ton être, en vérité,
Vit à l'unisson des grands mondes

Tu frémis, comme l'eau profonde,
Sans laisser voir ton mouvement.
Mais en toi, toute la mouvance
Mais en toi, toute l'espérance
Des mondes ignorés
Des mondes habités
Vit, afflue et tournoie, en une ronde immense ;
Tout n'est plus qu'un immense Agir !

Et tu ressens en toi, et tu possèdes en toi
Tout le chant : c'est l'Amour des mondes !
Et ton corps devenu danse, onde,
Frémit à l'infini, vibration d'univers.
Tu es toi, et tu es l'immensité des mondes !
Tu es toi, et tu es tout l'univers dansant !
C'est l'immense ballet cosmique des étoiles !
C'est le chant, la musique entendue des étoiles !
C'est l'infini qui vit en toi : petit esprit,
Mais c'est le grand Esprit, en toi, qui vit et prie
Car, dans la création entière,
Tout mouvement est la Prière.

Adrienne Servantie Lombard
30 décembre 1972.

À propos de l'initiation des femmes, nous avons retrouvé dans les archives de la revue un article qu'Oswald Wirth publia en 1880. Il est toujours d'actualité et même d'une actualité de plus en plus… brûlante !

Initiation des femmes

Par Oswald Wirth

La franc-maçonnerie paraît vouloir faire parler d'elle[1]. Les loges françaises viennent, en effet, d'être saisies d'une question de la plus haute importance qui ne manquera pas d'avoir un certain retentissement dans le monde profane. Il ne s'agit de rien moins que de l'admission de la femme dans la franc-maçonnerie.

Ce n'est point là, il est vrai, une question aussi nouvelle qu'on pourrait bien le croire. Elle fut agitée en France dès 1730, c'est-à-dire cinq ans à peine après l'introduction de la maçonnerie moderne en notre pays. L'idée, néanmoins, ne prit corps d'une façon définitive qu'en 1774, époque à laquelle le Grand Orient de France patronna officiellement la maçonnerie des dames, plus connue sous le nom de maçonnerie d'adoption.

De nombreuses loges féminines furent alors crées. Parmi elles se distingua surtout la loge la Candeur, fondée en mars 1775. Il fut donné, à cette occasion, une fête brillante à laquelle prirent part toutes les dames de la Cour et, en particulier, la duchesse de Chartres, la duchesse de Bourbon et la princesse de Lamballe.

La maçonnerie d'adoption fut ainsi mise à la mode. L'exemple ayant été donné par les personnalités les plus en vue du règne de Louis XVI, il devint de bon ton de se décorer du tablier symbolique. Au point de vue initiatique, on n'attachait, du reste, aucune importance réelle aux travaux d'adoption. Cela explique comment, après un moment de vogue, il en fut de la maçonnerie des dames comme de toute choses dont le succès n'est dû qu'à un engouement passager.

Le fait est qu'on ne tarda pas à s'en désintéresser, même après les encouragements donnés à l'œuvre, en 1805, par l'impératrice Joséphine. Ces sortes d'initiation présentaient décidément un caractère trop futile pour survivre longtemps aux circonstances qui leur avaient donné naissance. Elles tombèrent dès lors de plus en plus en désuétude jusqu'à notre époque qui ne voit plus en elles qu'un souvenir historique.

La maçonnerie actuelle trouve cependant qu'il ne lui est pas permis de se désintéresser du sort de la femme en l'abandonnant, comme par le passé, à l'influence des idées obscurantistes qui la retiennent sous le joug des préjugés néfastes et entravent le libre essor de ses admirables facultés.

La maçonnerie comprend qu'après s'être adressée d'abord exclusivement à l'homme, il est temps qu'elle s'occupe sérieusement de cette

[1] *nous sommes en 1880 (NDLR).*

autre moitié du genre humain, sans laquelle rien ne saurait se faire de vraiment durable et de grand.
Les maçons se proposent, en conséquence, d'inviter les femmes à venir concourir à leur œuvre si hautement humanitaire.
On ne voudrait pas en cela se contenter simplement d'organiser des fêtes de bienfaisance dont la maçonnerie fournirait le prétexte. On retomberait ainsi dans l'erreur des promoteurs de l'ancienne maçonnerie d'adoption, ce qui ne répondrait plus en aucune façon aux besoins de notre époque. Il faut envisager aujourd'hui la question à un point de vue beaucoup plus large. Ce serait faire fausse route que de s'attacher à ressusciter une institution disparue qui n'eut jadis que le mérite de convier la société aristocratique du siècle dernier à des réunions assurément fort belles et fort touchantes, mais fort anodines, en somme, au point de vue du progrès des lumières, ou relativement à l'émancipation des faibles en général et de la femme en particulier.
Il nous faut autre chose, de nos jours, qu'une sorte de maçonnerie à l'eau de rose, spécialement adaptée aux usages du monde élégant. Ce n'est point par le moyen d'amusements innocents, présentant une vague analogie avec les rites initiatiques, qu'on parvient à rendre son orientation normale à une civilisation dévoyée.Ce qu'on réclame en ces conditions, c'est une institution sérieuse, une organisation puissante susceptible d'offrir à la femme ce qu'elle ne trouve nulle part à notre époque, c'est-à-dire l'initiation. Celle-ci ne doit pas consister en de vaines formalités. Il faut faire briller devant la femme la lumière maçonnique autrement que sous le symbole d'une flamme de lycopode [2]. La femme pour cela doit apprendre à penser. C'est le seul moyen pour elle de s'affranchir de toute servitude intellectuelle et de s'élever ainsi à un rang strictement égal à celui de l'homme.
La maçonnerie saura certainement sous ce rapport se montrer à la hauteur de sa mission. Elle fera pour la femme ce qu'elle a déjà fait pour l'homme. Mais sa tâche est des plus ardues. On n'improvise point à la légère une institution propre à conférer l'initiation spéciale qui convient au génie féminin. De profondes connaissances initiatiques sont requises en pareille matière si l'on veut arriver à une solution vraiment satisfaisante d'un problème aussi délicat.

[2] poudre formée par les microspores de la plante dite pied-de-loup et connue pour l'instantanéité de sa combustion. Elle est utilisée au cours de l'initiation maçonnique.

La réintégration des êtres

Par Jean Clergue-Vila

Nous arrivons au terme de cette tentative d'interprétation,
initiatique du mystérieux Retable d'Issenheim.
La Lumière divine a ensemencé la Vierge,
l'Adam des origines va revivre en l'Enfant-Jésus
afin qu'il connaisse les affres d'une Passion rédemptrice.
Des êtres ont perçu ce chemin lumineux,
ils tentent leur réintégration dans la Lumière divine.

Voilà déjà deux ans que nous pénétrons, panneau après panneau, la composition exceptionnelle du retable conçu par les Antonins et leur peintre Mathias Grünewald. Nous avions été interpellés par une fin terrible au Golgotha et nous sommes revenus, aujourd'hui, à l'étable ou à la grotte de l'origine ; celle de la *Divine Naissance*.

MARIE A L'ENFANT

Dans le panneau précédent et au sortir des ténèbres, le peintre nous a ébloui par une composition de plus en plus éclatante dont une Vierge portait le halo. La scène était de composition baroque, ruisselante d'ors tarabiscotés. En son centre, impassible, le Lucifer musicien fixait la nuée divine d'où émanait un Verbe lumineux. La mise en ondes de ce Verbe rythmait la génération de l'embryon ayant ensemencé cette Vierge. Elle quittait le Temple sous une signature alchimique et Elle est là, maintenant, en Marie nous présentant l'Enfant-rebis incarnant la destinée du Monde.

Artistiquement, la représentation en est admirable de douceur germanique. Pas d'ovale botticellien du visage, il est un peu poupin, au front très haut dans la tradition nordique. Un léger nimbe le souligne en une manifestation symbolique de divinité, première marque de sainteté rencontrée jusqu'à présent dans toute l'œuvre. Lui répond une esquisse identique autour de la tête de l'Enfant. Celui-ci est bien potelé, bien en chair, mais pas de celle d'un nouveau-né. C'est un enfant formé, de quelques mois déjà, d'où l'inanité de désigner ce panneau sous le nom de *Nativité*. Ses yeux sont grands ouverts et, fait rarissime en ce type de représentation, ils fixent ceux d'une mère, lui répondent avec infinie douceur, un sourire de *Joconde* sur les lèvres.

En pleine post-Renaissance italienne, nous sommes face à un chef-d'œuvre de l'art germanique finissant, ultime hommage rendu aux temps médiévaux. Nous sommes dans une inversion de la lumière. Ce visage est diaphane, transparent, il s'éclaire de l'intérieur en effaçant les contrastes, en atténuant tous les reliefs, toutes ces ombres impropres à la nature de la Mère de Dieu. Jamais plus on ne peindra ainsi. Le réalisme, le clair-obscur, l'éclairage caravagesque, s'empareront de la représentation humaine pour en exprimer une humanité souvent douloureuse et très loin des tentatives de manifestation intérieure du divin.



Marie à l'Enfant

Après l'épouvantable nuit du Golgotha, *l'Annonciation* dans une sorte d'oratoire, la *Divine Conception* dans un temple-athanor, le talent de Grünewald nous propose une forme *d'Hymne à la Lumière naturelle,* mais émanant d'un divin. C'est ainsi que nous pourrions percevoir le sens général de ce panneau, en total contraste avec toutes les scènes présentées antérieurement.

Nous nous étions déjà laissés entraîner dans une analyse occulto-géométrique de la scène de la *Crucifixion,* suivie de propositions relatives à la philosophie néoplatonicienne en vogue dans des universités européennes, dont celle de Heidelberg. Avec ce tableau de la *Marie à l'Enfant,* une théosophie, réapparue dans la Florence de Marsile Ficin pour s'épanouir en Allemagne du XVIe siècle, va pleinement se manifester. Nous sommes « *dans le triangle Dieu-Nature-Homme, dans la primauté du mythique, dans l'accès direct aux mondes supérieurs* » traits communs à la formation des théosophies et tels qu'Antoine Faivre les a déterminés [1]. C'est selon cette méthodologie que sera abordée une analyse du présent tableau. Elle n'obère pas tout son contenu artistique et sensible, auquel hommage a été rendu d'entrée. Elle n'annule pas les discours descriptifs d'autres exégètes, mais et par contre, il est certain qu'un tel abord projette l'ensemble du *Retable d'Issenheim* dans un univers théologique, picturalement inexploré jusqu'alors ou dont la tentative ne semble pas avoir été divulgée.

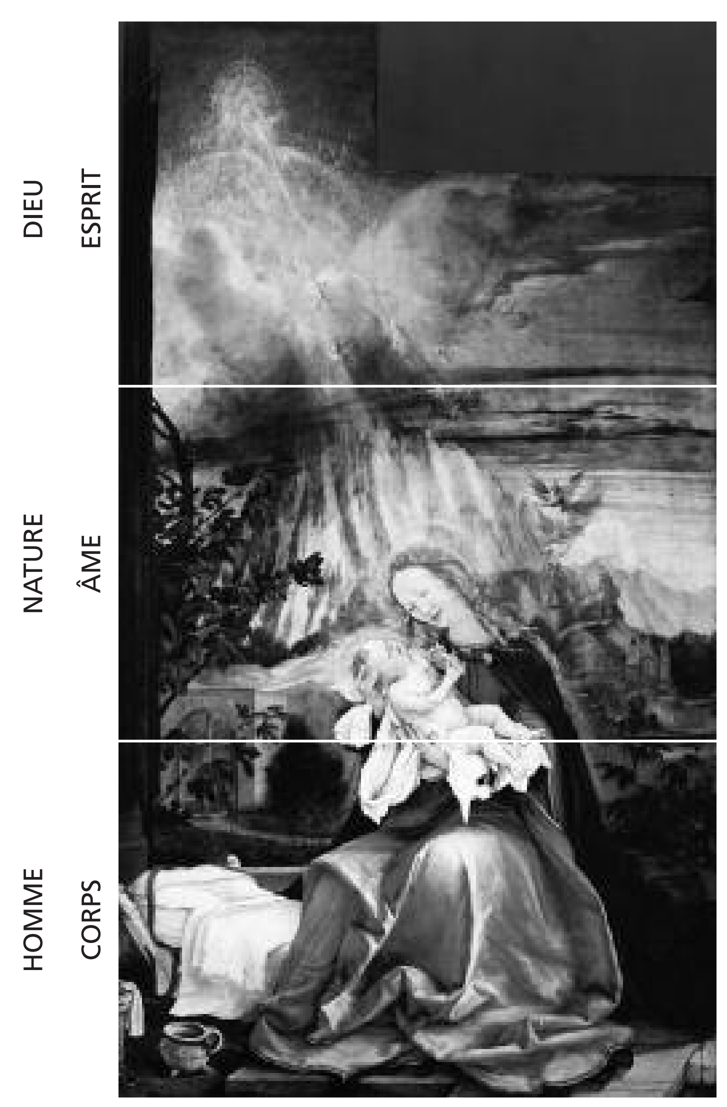
Le prolongement de cette perception ne peut que nous renvoyer à de nouvelles recherches sur la nature de la mouvance constituée par les moines antonins, réunis à Issenheim sous la houlette du précepteur Guy Guers et peut-être, déjà, de celle de son prédécesseur Jean d'Orlier. Pour Grünewald, le mystère demeure...

LES TROIS PLANS : DIEU-HOMME-NATURE

A la première observation d'ensemble de ce panneau de *Marie à l'Enfant,* on peut constater la présence du *triangle* théosophique aux caractéristiques définies par A. Faivre : *Dieu-Homme-Nature*. De haut en bas apparaissent, dans un ordre différent :

- Une nuée lumineuse assimilable à une notion de divin.
- Un paysage naturellement vallonné, qui se dessine sur fond d'une montagne, laissant deviner à ses pieds un ravin.
- Un premier plan très humain et très matériel. Tous les accessoires nécessaires aux soins d'un bébé, bac, pot, lit et une mère, au rosier, placée sur un pavement la rehaussant.

1 Dans Antoinre Faivre Accès de l'ésotérisme occidental tome II pages 52-53. Ed. Gallimard 1996. « Ces trois caractéristiques ne sortent pas du champ ésotérique. Aucun n'est propre à la théosophie, mais la présence simultanée de toutes les trois fait, à l'intérieur de ce champ, la spécificité du discours théosophique ».



Partition du panneau de la Vierge à l'Enfant. Selon trois rectangles horizontaux de proportion dorée. Comme pour la Crucifixion où le centre de la croix de l'Agneau était le point de référence, ici c'est le centre de la croix des bois, de la porte close, qui « ouvre » aux tracés de la partition ternaire de l'œuvre, en suivant une ascension selon Corps-Ame-Esprit.

La remontée de cette partition ternaire reproduit le classique *Corps-Ame-Esprit* de la théologie médiévale, comme celle des données de l'occultisme. Elle se voit picturalement soulignée. Un mur prolongé par une surface aqueuse, lac ou fleuve, sépare la partie humaine de la suivante, plus *naturelle*. A constater qu'une église paraît assumer un point de passage, un lien entre matière et âme. Ce lieu de culte est d'un accès escarpé depuis la surface liquide. Ou alors, faut-il emprunter le chemin du premier plan, apparemment aisé mais barré par une porte close ? Comment franchir cette clôture ?

Pareillement avec la colline, très *naturelle* quoique partiellement domestiquée et demeurant assez sauvage vers le haut. Le chemin initial, que l'on percevra plus tard comme *initiatique*, s'y prolonge depuis l'envers de la porte close. Cette voie grimpe la colline, s'y enroule et disparaît à nos yeux. Notre expérience pratique, de randonneur-topographe, nous laisse pressentir l'existence d'une vallée ou d'un ravin assez profond. Ce ravin forme une barrière, elle aussi *naturelle*, pour qui tenterait d'accéder à une montagne abrupte dominée « d'une la nuée divine », celle symbolisant l'Esprit.

L'objet de la présente étude sera donc d'engager un cheminement au partir des pieds de Marie et d'y persévérer jusqu'à une possibilité de culmination sur le haut de la montagne. En quelque sorte une Voie de réalisation, telle qu'elle nous paraît être esquissée, et que nous tentons de deviner/dévoiler, dans la succession des panneaux du Retable. Ceci depuis la fin du séjour terrestre d'un *Fils-de-Dieu-fait-Homme* jusqu'à sa *Résurrection*. Incitation à notre rédemption, si nous voulons nous y impliquer.

(Remarque : cherchant aussi une partition possible et raisonnée du panneau, elle se retrouve selon trois rectangles dorés horizontaux. Le premier est fixé par le centre de la croix de la porte [2]. Nous restons dans la lignée des « *coïncidences* » déjà trop rencontrées.)

Il est évident qu'un tel cheminement spirituel ne peut être abordé avec le seul regard de l'esthète, fraîchement issu d'une formation culturelle ou universitaire et uniquement pourvu de son bagage

2 Voir la reproduction et son tracé. En rappel et à propos des tracés retrouvés dans la scène de la Crucifixion, voir p.180 du n°3/2009 de L'Initiation, et note 2. Il y est expliqué la déformation des proportions des images du Musée Unterlinden, à cause de la parallaxe des prises de vue.

intellectuel, même mêlé à une énorme sensibilité. Si ce sensible est bien là, il restera d'une autre nature, de celle de la quête personnelle ou collective. Une image nous en vient par un titre connu : *Nuée sur le sanctuaire* de Karl von Eckartshausen (1752-1803).Texte sous la forme de lettres très inspirées, avec gravure accompagnant la première édition de l'œuvre :



La gravure est légendée : *Absque nube pro nobis,* « Sans voile pour nous ». Première édition en langue française chez Madaran, libraire à Paris, 1819

Ce pèlerin face à la nuée, ce voyageur de l'âme en quête d'Esprit, n'est-il pas le *cherchant* mis au pied du *Retable* ? Convenons qu'il est assez différent, par sa démarche, des amateurs, même passionnés, se présentant au musée Unterlinden de Colmar...

LE PLAN CORPS-HOMME

Ce plan est celui de la Matière, prise dans le sens d'une humanité telle qu'elle s'y est engluée après la Chute. Ce mythe de la Genèse est fondateur de toutes les tentatives imaginées et décrites pour que l'Homme puisse s'extraire de cette *Vallée des larmes*. Trop de vicissitudes, trop de douleurs, trop de deuils ont frappé les êtres humains en ce bas monde. Ils en ont conçu la notion d'espérance. Un espoir de vie meilleure, de vie idéale, de retour à une origine imaginée paradisiaque. Par un processus de transfert, si cet état ne peut être atteint dans la trop mince tranche de vie terrestre allouée à chacun, qu'il le soit alors, au moins pour l'âme et après la mort ; pour les corps on verra plus tard, à la Parousie. Ceci s'appelle savamment, eschatologie, une finalité dans l'au-delà. Tous les registres religieux

vont jouer de gammes, plus chatoyantes les unes que les autres, pour faire miroiter aux hommes de telles potentialités.

Par cette *Marie à l'Enfant*, entourée d'accessoires de maternité, bien posée sur un sol dallé, bien matérialisée dans une vêture somptueuse, notre humanité rencontre une première échappatoire sous la forme de la beauté. Ici règne « *luxe, calme et volupté* », ainsi que le chantait un poète nous invitant au voyage [3]. Vers prolongés ces jours-ci par un propos du Père Syméon, higoumène du monastère Saint-Silouane : « *Sans beauté, nous ne comprenons pas la bonté de Dieu.* » [4]. Si, sensibles nous sommes à cette Beauté-Espérance, nous commencerons à nous extraire d'une matière où, apparemment, le mal règne.

L'art de Grünewald (joint aux propositions des moines Antonins ?), va nous présenter la possibilité d'une double voie d'élévation. D'abord celle, « classique », de la beauté de l'âme se joignant à la force de la foi ; le discours de l'intercession virginale, l'adoration éperdue de l'Enfant-Jésus né Sauveur du Monde. Voie cardiaque, voie nuptiale, voie séraphique, voie d'un amour exalté que cette admirable image peut fort bien générer. Grâce soit donnée à ceux qui l'éprouvent aussi pleinement. Mais ce calme de l'âme et cette volupté se doivent d'être chèrement acquis ; il leur faut le prix du sacrifice, celui de l'Homme-Dieu injustement crucifié.

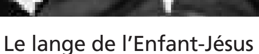
Grünewald a peint ici la finalité du supplice par un humble linge annonciateur : le lange enveloppant l'Enfant-Dieu. Un trop simple bout de chiffon, effrangé, déchiré, un haillon tranchant sur la splendeur de la robe écarlate de la Mère de Dieu. Certes, les langes d'antan se voyaient récupérés dans de vieux draps rapetassés et que l'usure avait rendu doux aux fesses des bébés. Mais là l'indigence est vraiment disproportionnée et il nous faut tenter de justifier une forme possible de prémonition. Nous retrouvons, sous l'enfant, un linge de même texture, de même nature, presque de même graphisme que celui voilant l'intimité du Christ mis en croix. On lui donne le nom technique de *périzona* [5].

---

[3] « Le monde s'endort. Dans une chaude lumière. Là, tout n'est qu'ordre et beauté. Luxe, calme et volupté. ». Ch. Baudelaire in L'invitation au voyage. 1904.
[4] Reportage sur le monastère orthodoxe Saint Silouane, près du Mans. Emission des chrétiens orientaux, Antenne 2, le dimanche 15 août 2010.
[5] Périzonium : cela-qui-ceint-la-zone, orbe du ventre, mais aussi ceinture où l'on met de l'argent. D'après les puristes, devrait se dire « perizoma ».

(<u>Note :</u> Selon une vision attribuée à saint Anselme, il s'agirait du voile de la Vierge qu'elle a noué autour des reins de son fils dénudé. Nous serions très loin de la présente interprétation selon le *Retable d'Issenheim*. Le style du périzonium a été matière à de nombreuses évolutions ou modes iconographiques, au point que ses représentations permettent parfois des identifications d'origine ou des datations dans les milieux des expertises artistiques.)





Le lange de l'Enfant-Jésus

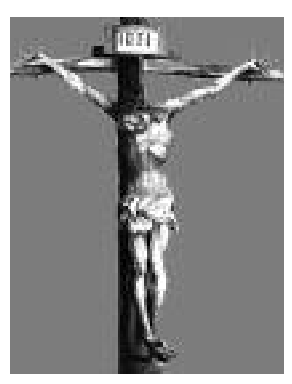


Le perizonium du Christ en croix

Ainsi, dès les genoux de sa mère, Jésus serait marqué par la prescience de son destin. L'observation de ce détail macabre atténue en nous le souffle d'harmonie qui nous avait enveloppé lors de l'ouverture des panneaux et de la découverte de toute leur flamboyance. En fait, la prévision du drame y sous-tend la beauté.

Une illustration comparative peut être proposée à partir du *Christ en croix* de Francisco de Zurbaràn (1627). A un siècle d'écart, ce tableau semble assez inspiré du Retable de Grünewald. Même croix grossière dans des bois mal équarris, pose quasiment identique des bras et de la tête du supplicié, corps distendu mais dans une relative souplesse, plus esthétique (pour autant que ce qualificatif puisse s'appliquer à une pareille horreur !). Ce corps, on oserait écrire *mis en valeur* par le périzonium, tel d'une corolle il s'échapperait au céleste, déjà en Corps glorieux. Le plongé latéral du drapé accentue le mouvement ascensionnel, alors que l'immaculé de sa blancheur appelle au ressentir de la pureté.

Rien d'identique chez Grünewald, le perizonium est taché, réduit en loque par la flagellation, souillé des salissures de la Passion. Voilà cette part de potentialité atroce tenue, dans ses mains virginales, par une Marie échangeant avec son Fils, les yeux dans les yeux, tout leur Amour pour le Monde.




Si l'on retourne à la partition géométrique ternaire du tableau, proposée page 174, on peut constater que Marie et Jésus se situent aussi dans une transition entre deux espaces, celui du Corps et celui de l'Ame. L'intercession mariale y est pleinement justifiée dans la perspective d'une voie de réalisation de nature religieuse.

Pour ce qui est de la seconde Voie de réalisation possible et envisagée deux pages plus avant, nous en avons reçu, progressivement, des témoignages et dès le premier accès à l'œuvre. Son johannisme évident nous plaçait un peu en marge du courant évangélique usuel. Des tracés de pantacles plongeaient la *Crucifixion* en pleine magie d'une *Philosophie occulte* d'essence néoplatonicienne. Le temple du *Concert des Anges* s'avérait alchimique au possible, avec signature au tympan et onction d'un couple royal sur la *Vierge fécondée*. La présente *Marie à l'Enfant* est le pendant direct de ce *Concert des Anges*, rebaptisé plus justement *La Divine Conception*. Sa représentation ne peut que témoigner d'un prolongement du processus alchimique. Alchimie de l'être bien sûr, alchimie spirituelle s'il en fût.

Quels sont les détails susceptibles de nous mettre en chemin vers cette voie particulière de réalisation ?

D'un point de vue très pratique, il y a ce rouge particulier, de la robe de Marie, ni vermillon, ni véritablement carmin. A partir de 1977 et pendant vingt cinq ans, le peintre japonais Itsuki Yanaï a réalisé, à Colmar, une reproduction du *Retable* de taille quasi identique et selon la même technique de détrempe à l'œuf. Lors d'un entretien avec cet artiste, il m'a avoué que la couleur de la robe de Marie avait été impossible à restituer à l'aide de pigments naturels. Quels ont été ceux utilisés par Grünewald [6] ? On a pensé à du cinabre. On sait que le peintre a eu une activité dans les mines. Le cinabre est présent dans le sous-sol des contreforts vosgiens. Ce sulfure de mercure est une minière courante pour les alchimistes. Il a été envisagé que le pigment carmin, utilisé pour la couleur de la robe, fut le résultat de la première calcination d'un cinabre local. Cette *Notre Dame des alchimistes* pourrait en être parée. Mais ceci n'est que de l'alchimie de laboratoire.

Sur le plan d'une symbolique affichée, il y a le figuier peint de l'autre côté du rideau séparant les deux scènes. Parfois considéré comme l'Arbre de Vie du Paradis, en Indes arbre de l'illumination du Bouddha, arbre d'une forme de pureté originelle, car on l'a cru longtemps hermaphrodite tant son processus de fécondation est discret et sans le vecteur des insectes habituels. Le couple figuier-Marie est symboliquement bien apparenté dans un contexte de virginité. Autre végétal, les belles roses rouges figurées à l'opposé du figuier et au côté de Marie. De longue date rose et Marie sont associées. Le rosaire n'est-il pas une guirlande de roses ceignant la Vierge, aussi une forme de litanie d'un chapelet de prières à Marie. Se remémorer le célèbre tableau vénitien, de 1506, du confrère de Grünewald : Albrecht Dürer, *La Vierge de la fête du rosaire*, sorte d'apothéose de Marie couronnant de roses un pape et un empereur. Martin Schongauer les avait précédés avec sa *Vierge au buisson de roses* (Colmar, collégiale Saint-Martin) [7]. Mais il y a également le *Rosarium philosophorum*

---

[6] *Une occasion de le savoir fut la campagne d'études menée sur le Retable entre 2000 et 2004, par le C2RMF, laboratoire des Musées de France. Malheureusement, sur 154 points d'analyse par micro-fluorescence X, aucun n'a concerné la robe de Marie. Mais on retrouve bien du mercure dans plusieurs des pigments employés. Voir La technique picturale de Grünewald et de ses contemporains", Analyse de la palette des couleurs du Retable d'Issenheim, p.49-60. Musée Unterlinden-C2RMF. 2007*

[7] *Dans le nimbe d'or de la Vierge, un texte fait parler une rose : « Me carpes genito tu quoque o Sanctissima Virgo » : « Tu iras, toi aussi, me cueillir (pour ton fils), ô très Sainte Vierge » -*

(le *Rosaire du philosophe*), ensemble de planches alchimiques, émis à Prague en 1550. Les initiés travaillent *sub rosa.* Les rosaces illuminent les lieux de culte. On ne saurait énoncer toutes les attributions de la rose dans les domaines spirituels ou occultes [8].

Toutefois le rosier peint près de la Vierge, par Grünewald, est un peu particulier : les tiges en sont dépourvues d'épines… C'est la *rosa sine spina*, celle dont saint-Ambroise disait : *« Avant que l'Homme ne chute, la Rose était née, sans l'Épine ».* Cette affirmation était dans le droit fil d'une Marie vierge, mais surtout sans avoir été atteinte elle-même de la souillure du péché originel car, immaculée avait été sa conception. De là naissait, bien tardivement, le dogme et les fêtes de l'Immaculée Conception [9]. Il faut dire que depuis sept siècles franciscains et dominicains s'écharpaient à son sujet. Plus que les autres éléments, c'est donc cette rose sans épine qui serait un marqueur alchimique.

Ce panneau du *Retable* n'est pas concerné par une querelle théologique, il est autre. Au départ de la Voie, le rosier sans épine est un premier jalon, un rappel d'une pureté originelle qu'il faut reconquérir. Cette démarche reste dans la cohérence de l'étude effectuée à propos de la *Divine Conception* [10]. Les deux panneaux étant cote à cote, il semblerait presque que celui de gauche, donc la *Divine Conception* [11], présente une sorte de prélude à la réalisation du *Grand Œuvre* et que celui de droite soit sa mise en œuvre pratique dans un cadre naturel.

L'impétrant se devait être lavé de ses miasmes, purifié de ses métaux, mis en harmonie et échapper aux obstacles nuisant à son initiation. Ayant contemplé l'athanor où le Verbe lumineux a été transmuté en une vibration musicale - sorte de son de l'origine -, ayant assisté à l'issue glorieuse de la Vierge fécondée, voilà cet *Adepte* prêt à devenir un N*oble Voyageur* affrontant à son tour le chemin de la Réalisation.

---

8 Aux alentours de 1900, F. Jollivet Castellot réunissait autour de la revue Rosa Alchemica la fine fleur de l'hermétisme parisien : Saint-Yves d'Alveydre, Papus, Stanislas Guaïta, Josephin Peladan, Oswald Wirth. Il en résulta la constitution, par certains, d'un nouvel ordre de la Rose-Croix.
9 Le dogme catholique de l'Immaculée Conception de Marie a été institué, le 8 décembre 1854, par le Pape Pie IX et par sa bulle Ineffabilis Deus.
10 Voir L'Initiation 1/2010 pages 15 et 24-27.
11 Que l'ouvrage scientifique cité en note 6 qualifie de Concert des Anges mais aussi d'Incarnation. Il est rappelé p.60 que Grünewald fut métallurgiste et supputé alchimiste par certains historiens.

A peine mis en chemin, c'est la rencontre avec la porte close marquée de la croix [12]. Elle est robuste et ne se laissera pas forcer. Comment l'ouvrir, qui va l'ouvrir ? Quel en sera le sésame ? Il faudra patience et longueur de temps, l'attente risque d'être longue et, apparemment, il n'y pas d'autre accès pour rejoindre le chemin se prolongeant vers la colline. D'ailleurs, une autre question se pose : dans quel sens est la clôture ? Ce mur d'enceinte enferme-t-il la zone du Temple, ou bien préserve-t-il un accès vers d'autres lieux ou de simples pâtures, car on devine des animaux au pré ? Notre Adepte devra se remémorer d'antiques souvenirs de fausses portes égyptiennes, celles que seule la part subtile de l'être parvenait à pénétrer. Une question était posée au postulant : *Qui es-tu ?* S'il déclinait titres et état-civil profanes, la porte restait close. Jusqu'à ce qu'un déclic illuminatif se produise, que le Voyageur perçoive que la porte ne s'ouvrirait jamais physiquement et qu'elle doit être traversée par un phénomène d'osmose. La réponse, initiatique, sera : *Qui es-tu ? Je suis Toi !* Je suis de la même nature que Toi. Je veux me fondre en Toi et me reconstituer de l'autre côté de cette forme de miroir, marqué de la Croix. Une telle fusion est d'essence mystique et elle donne accès à ce qui pourrait être qualifié de « *Verts pâturages* ». Atteindre à ce degré de fusion serait le stade ultime d'une réalisation humaine où des possibilités spirituelles soient offertes. Il est parfois évoqué une « *inversion des Lumières* », processus assez bien décrit dans deux romans initiatiques : le *Visage Vert* de Gustave Meyrinck [13] ou dans les dernières pages du *Voyage en Orient* de H. Hesse.

LE PLAN AME-NATURE

C'est donc en pleine Nature que l'âme ainsi libérée va désormais poursuivre sa voie. Cette fin du XVe siècle, et le début du suivant, seront riches de l'épanouissement, presque de l'explosion, de nombreuses recherches en platonisme, hermétisme [14], occultisme et formes d'alchimie. La Nature prend une place importante dans une relation triangulaire avec Dieu et l'Homme.

---

[12] Ces bois saillants ne sont que des renforts pour fixer les planches verticales, détails que le réalisme du peintre ne saurait éviter. Néanmoins, une feuille de figuier masque le renfort inférieur en laissant au regard l'impression d'une authentique croix plaquée sur la porte.
[13] Ouvrage cité chap. XI Edition du Rocher 1985.
[14] Dont un manuscrit fondateur est parvenu à Florence et traduit par M. Ficin.

Si Adam a chuté, la Nature –*éternelle*, *ou idéale,* ou concrète (A. Faivre)- reste manifestation divine et détentrice des secrets du Monde. La *correspondance* avec elle prépare à une autre *correspondance* avec les éléments du divin. Ce sera un des principes de l'œuvre alchimique que de tenter de s'intégrer à un processus de purification et de transmutation de la matière. Ce labeur, conduit en phase avec le cosmos et dans une ascèse autant méditative qu'orante, devait conduire l'Adepte à un état avancé de réalisation. Combien y sont parvenus ?

Le mythe de la fausse porte égyptienne, sa traversée par osmose et la reconstruction de l'être spirituel a son revers, est une donnée symbolique que l'on peut percevoir sur un plan humain. Les voies de réalisation spirituelles supposent que les désirs et les pulsions matériels et corporels soient maîtrisés (ce que l'Eglise pouvait qualifier de pêchés véniels). C'est une première étape de « la mort au Vieil Homme ». Ensuite il est supposé que la même clarification et mise en ordre soient effectuées sur le plan cardiaque ou animique. Tendances plus enracinée en l'homme vivant au sein de groupes sociaux : volonté d'appropriation, volonté de domination, inflation de l'ego, etc. Mais aussi ce que Hermann Hesse qualifiait de « pages de variétés » [15], distraction, dispersions, détournements de la voie, manque de concentration, de contemplation, voire d'implorations. En fait, tout ce que préconisent les enseignements de sagesse car, dans ce domaine, il n'y a rien de nouveau sous le Soleil...

Dans le cas du *Retable*, l'athanor du Temple était présenté comme hors de portée humaine. La vibration du Verbe émanait directement du Divin, elle était reçue et transmutée par une forme de Lucifer donnant ses instructions à une *Reine de la Nuit* productrice d'embryons. Maintenant et loin de cet univers clos, où il s'est mis en Harmonie, l'*Adepte* a su franchir la porte-miroir, il est devenu *Noble Voyageur*. En pleine Nature, il chemine vers le plus haut qu'il lui soit donné d'accéder. La colline est tout d'abord prairie puis devient plus sauvage. On ne sait si le chemin emprunté borde l'église édifiée sur la falaise dominant un espace aquatique. La situation de ce lieu de culte laisse entrevoir que l'accès au divin depuis la porte de la clôture n'était pas unique, une voie de nature religieuse restait possible.

---

[15] Hermann Hesse Le Jeu des perles de verres. Nombreuses éditions.

Serait-ce une allusion aux deux formes de réalisation : la voie sèche de l'athanor, que l'on pourrait qualifier d'initiatique ou de *brève*, et la voie humide de la distillation, plus longue, plus imprégnée de religiosité ?

A noter que cette église et cette étendue d'eau ne sont pas sans rappeler celles des bords d'un Rhin ceinturant l'oppidum du Vieux Breisach, à une vingtaine de kilomètres de Colmar. C'est là qu'en fin de vie, Martin Schongauer peignit une fresque aujourd'hui bien dégradée. C'est là qu'existe encore un jubé très sculpté et paraissant avoir été un modèle pour l'architecture de l'édifice peint pour le *Concert des Anges* et étudié précédemment [16]. On ne sait si Mathias Grünewald rencontra Schongauer, disparu en 1491, mais les éléments représentés sont très proches de leur réalisation locale. L'église est assez ressemblante et elle semble avoir été croquée depuis une autre excroissance faisant face au bourg du Vieux Brisach. Restant dans la région et à propos de la montagne s'élevant en fond de tableau, Jules Six, un ami alsacien grand chasseur, cueilleur de simples invétéré, coureur de crêtes et de ballons, me disait avoir déjà observé, depuis l'Alsace et selon les conditions atmosphériques, la chaîne des Alpes bernoises se présenter sous cet aspect bleuâtre et selon un dentelé proche. Il en a d'ailleurs pris des photographies comparatives.

A propos de cette montagne et de nos Nobles Voyageurs arrivant au haut de la colline de la Nature, ils ne peuvent que constater la présence de la vallée ou du ravin suggéré par le pinceau du peintre. En face d'eux s'élève une inaccessible chaîne montagneuse, tellement elle paraît escarpée et sans accès. En bout de ce massif s'amoncellent des nuages sombres leur masquant le ciel. Seraient-ils arrivés face et au pied de l'Oberland, Auraient-ils atteint le *Pays d'en-haut* [17] ? Peut-être…

Une finalité où, tout à coup, leur apparaissent les *ANGES* !

Situation normale pour la plupart des critiques d'art. Il y a des bergers, il y a des anges, ils leur annoncent la divine naissance en un lieu déshérité. Alléluia, tout est dit, circulez il n'y a plus rien à voir !

---

[16] Déjà cité dans L'Initiation n°1/2010 page 21

[17] Oberland : rappel de l'Oberland bernois, mais aussi de l'Ami du Pays d'En-haut, mythique correspondant du strasbourgeois Rulman Merswin et de sa communauté johannique. Voir article Henry Corbin, franc-maçon chevaleresque, dans L'Initiation n°2/2009, p. 103-104.

D'ailleurs ce fut déjà vu, chez Schongauer et d'autres, en particulier dans leurs gravures avec anges, bergers, étable, etc. Rien d'anormal donc, du point de vue iconographique, et l'on se précipita pour intituler *Nativité*, ce tableau d'une *Marie à l'Enfant*. Passe encore que le bambin fasse déjà quelques mois mais, pour les anges, il faudrait y regarder à deux fois. Ils ne sont pas aussi asexués que dans les représentations médiévales. Ils n'ont rien de ces *puttis* gracieusement rebondis et dont le baroque va s'enticher. Non, car ce sont bien des anges accouplés, des anges mâle et femelle aux couleurs particulières : bleu pour Monsieur, rose pour Madame. Et puis, virile barbichette napoléonienne et frisettes très féminines façon brushing, auxquelles s'ajoute un collier de perles. Cela crève les yeux mais ne semble pas interroger outre mesure…



Ce couple angélique s'enroule comme un yin et un yang très orientalisés. Dualité céleste manifestée aux *Voyageurs* arrivés jusqu'à eux ? Reflet de leur propre dualité qu'ils ont su mettre en évidence et assumer ?

Telle une échelle de Jacob, ces Anges, comme d'autres de leurs collègues, semblent parcourir un aller et retour entre la Terre et un au-delà des nuées. Ce mythe de la rencontre avec les entités angéliques est totalement platonicien et il sera considéré comme un élément fondamental et traditionnel des voies de réalisation hermétique. *« A celui qui se livre aux exercices spirituels, peut-être lui surviendra une extase qui lui montrera ces entités que contemplèrent Hermès et Platon et ces irradiations célestes dont Zarathoustra fut l'annonciateur. »* ainsi s'exprimait Henry Corbin [18] et le rapporter ici peut paraître accorder, aux Antonins et à leur peintre, une trop large érudition. En fait celle-ci a transité par le néoplatonisme florentin. Il y a été recu les écrits attribués à un Hermès Trismégiste considéré comme un personnage historique ayant vécu, il y a été transcrit les *Oracles chaldaïques* censés remonter au Zoroastre et dont Cosme de Médicis s'est inspiré pour conforter sa *Confrérie des Mages* [19].

Ceci fut brassé à l'occasion des rencontres de l'Académie platonicienne, constituée par Marcile Ficin près de la villa Careggi. Les idées s'en répandirent dans des milieux universitaires européens, entre autre ceux de Heidelberg. Conrad Celtis, Jean Dalberg et l'abbé Trithème y avaient formé la *Sodalitas litteraria rhénana,* véritable académie néoplatonicienne sur le modèle de celle recréée à Florence. Cette piste néoplatonicienne est celle remontée pour tenter de comprendre comment et pourquoi le *Retable d'Issenheim* présente tant d'éléments ésotériques, occultes ou initiatiques, proposés selon une progression très cohérente.

Un témoignage de la pénétration de ces idées dans le milieu artistique, est l'amitié existant entre un Conrad Celtis, de l'université de Heidelberg, et Albrecht Dürer. Elle est attestée dans son tableau ayant pour titre *Le Martyre des dix mille chrétiens*, (1508. Vienne, Kunsthistorisches Museum). Les deux amis s'y sont représentés au centre de la toile et ils commentent ce haut fait du martyrologe chrétien.

---

[18] H. Corbin in œuvres philosophiques et mystiques de Sohrawardi. Recension par R.D. dans revue Syria de l'Institut français du Proche-Orient, Année 1953 Vol 30 N°30-1-2 pp. 165-166. Site Persée.

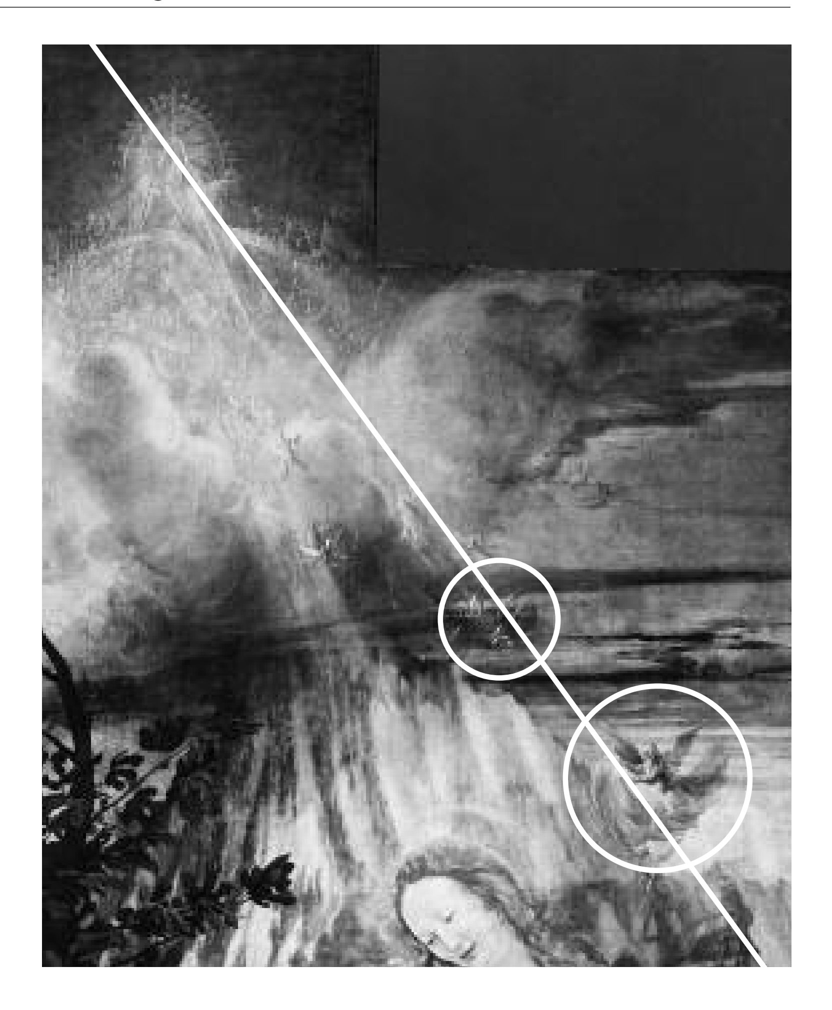
[19] En fait véritable quiproquo entre les mages-magiciens de Chaldée et les Rois Mages d'acception très chrétienne, donnant lieu à Florence à une grande et chamarrée parade annuelle.

LA VOIE DES ANGES

Qu'en est-il pour nos soi-disant bergers ? Remarquons déjà qu'ils sont figurés dans une taille plus que respectable, pratiquement la même que celle de l'église qu'ils voisinent. En convention médiévale ceci n'est pas étonnant, la taille restant proportionnée à l'importance du personnage ou du sujet évoqué. Tout rapport de perspective mis de côté, si l'on avait voulu valoriser les bergers, il eut suffit de les peindre dans la prairie, derrière l'enceinte et près de leurs animaux. Les anges les auraient rencontrés sur le pré. Martin Schongauer et d'autres ont procédé ainsi. Ici, au plus haut de la colline sont représentés de véritables géants et les anges ne sont pas d'une taille moindre. Etant donné que ces « anges » n'en sont pas au sens habituel de leur convention d'androgynat, nous pouvons nous aventurer dans une autre convention de nature alchimique et selon laquelle les disciples deviendraient *Adeptes* puis *Nobles Voyageurs*, puis, parvenus au grand œuvre, ils seraient des *Réalisés* et accéderaient au statut de *Géants*, dont nous ne pourrions que mettre nos pas dans la trace des leurs, etc. Thème connu...

Est-ce que ce sont ces Géants qu'aurait voulu peindre Grünewald ? L'hypothèse a le mérite de la cohérence, sinon nous ne serions que dans de l'illustration ou de la décoration sur un mode baroque. Or, après cinq panneaux étudiés, Grünewald ne nous a pas induits dans cette sorte de futilité. Depuis la Crucifixion, chacun de ses arguments est réfléchi, calculé, mesuré. S'il a peint ou si l'on lui a fait peindre des Géants, c'est que c'en sont. Géant, il faut l'être pour avoir franchi l'ultime porte par osmose. Dissolution et reconstitution de tout l'être. Le solvae ed coagula simultané. C'est presque le fantasme occidental du maître tibétain réalisé, et ayant acquis la capacité d'un transfert instantané du corps en un autre lieu.

Cette rencontre avec les Anges marque une nouvelle et très importante étape de la réalisation spirituelle. A ces *Nobles Voyageurs*, les Anges sont apparus. Ils sont venus les saluer, leur apporter le témoignage de la Lumière, ainsi qu'il est dit dans le *Prologue* de l'évangile selon Jean. Peut-être sont-ils là pour les guider, les conduire au foyer de la Lumière et **cela de leur vivant** ! Mais ce couple d'Anges n'est pas seul, il a des collègues célestes qui vont former une sorte d'Echelle de Jacob pour accueillir les nouveaux Elus.



La scène est très structurée. Les Anges sont parfaitement alignés par rapport à une émanation, à une nuée, très lumineuse mais masquée aux nouveaux arrivants par d'épais nuages sombres. Il est à remarquer que le second couple d'Anges, au niveau du sommet de la Montagne, correspond exactement à la partition ternaire signalée dès la page 174. Il définit une sorte de *frontière* entre l'état animique et l'état divin, entre l'Ame et l'Esprit, la Nature et Dieu.

LE PLAN ESPRIT-DIEU

Il peut sembler osé de vouloir marquer une distinction entre Esprit et Dieu. L'esprit avancé ici est plutôt celui rattaché à la condition humaine, c'est-à-dire sa capacité à concevoir, à imaginer ou à ressentir une notion de divinité, de spiritualité (qui, par le latin, est d'ailleurs propre à l'esprit). Un esprit dépassant néanmoins la seule sensibilité de l'âme pour l'ouvrir à une perception spirituelle. Ainsi l'agnostique peut-il être d'une grande sensibilité l'élevant dans l'amour, la poésie, l'art, l'esthétisme, la beauté, ce qui le conduira à côtoyer, peut-être malgré lui, une forme du divin. Voilà, *a contrario*, ce que l'on entendra dans cette perception de *l'Esprit* comme part impalpable d'un surnaturel recherché par l'humain.

Quant à Dieu et puisque Antoine Faivre nous a entraîné dans :
« un triangle Dieu-Homme-Nature, considéré dans le cadre d'une spéculation illuminée portant à la fois :

- *sur Dieu-nature de dieu, processus intradivin, etc.*
- *sur la Nature - éternelle, ou idéale, ou concrète –*
- *sur l'Homme - son origine, sa place dans l'univers, son rôle dans l'économie du salut, etc.*

Principalement, elle porte sur les relations entre eux trois. Les trois angles de ce triangle (Dieu-Homme-Nature) entretiennent ici les uns avec les autres des rapports extrêmement complexes, selon des processus dramatiques, ainsi qu'avec l'Ecriture (l'imagination active permet de saisir toutes ces correspondances) [20]*».*

Ceci devait être énoncé pour tenter de s'affranchir de la nébuleuse conceptuelle embrumant nos perceptions d'un divin, envisagé sous des formes très multiples. Ici et dans le cadre plus resserré d'une quête de la notion de théosophie proposée ci-dessus. Et c'est dans ce jeu que nous entraînent les Antonins et leur peintre [21]. S'alliant à la Nature, ou la *surpassant*, des *Réalisés-Elus* sont parvenus jusqu'aux portes de ce qui peut être appelé *siège de l'Esprit*, à défaut de pouvoir le qualifier déjà de Paradis.

---

20 A. Faivre : Accès de l'ésotérisme occidental. t. II, p.52. « Caractéristiques de la théosophie ».
21 Je rappelle ici le fondement de cette conviction, basée sur le fait que Mathias Grünewald n'a jamais manifesté, dans tout son œuvre, de preuves d'un quelconque intérêt pour une spiritualité particulière, de nature johannique, initiatique, arithmosophique, hermétique, etc. Seuls des Antonins, spirituellement très avancés, ont pu choisir et guider cette main au talent indiscutable.

Arrivés au bord du ravin, face à la divine Montagne, les limites humaines les plus extrêmes sont atteintes. Une intercession d'une autre nature devient indispensable. Ce sera le rôle attribué aux Anges : celui de *Passeurs vers Dieu* ; une des multiples fonctions abordées par cette science très particulière qualifiée d'angélologie. La vision de l'Ange est annonciatrice d'un état suprême de pureté, de légèreté, d'innocence. C'est presque la vision initiatrice du cycle marial, débuté à un niveau encore plus élevé par l'apparition de Gabriel qui était, lui, un Archange.

On ne peut que constater la gradation de l'ensemble des panneaux internes du Retable d'Issenheim : une *Annonciation*, une *Divine Conception* accompagnée d'une forme d'initiation humaine, une *Marie à l'Enfant* marquant le départ d'un cheminement d'*Elus* vers leur rencontre avec l'*Ange*. Enfin, cette *Résurrection* tant attendue par le genre humain depuis une Chute supputée, mythique, pour justifier une situation terrestre inéluctablement close par la mort aux choses de ce monde. La résurrection de *l'Envoyé-de-Dieu-fait-homme* est la marque du christianisme, elle suscite un immense espoir envers un au-delà de rétablissement, de réalisation d'une nature éternelle. Là est tout le mystère de la foi, de la croyance.

Mais alors, pourquoi avoir peint cette nuée lumineuse où ne semblent apparaître que des Elus ? Où sont les morts, les damnés, les condamnés si torturés dans les classiques représentations médiévales et mêmes plus récentes ? Ces scènes où, au Jugement dernier, seraient soigneusement séparés, les appelés à devenir des « vivants » célestes et les rejetés d'un vécu infernal[22]. La scène proposée derrière la *Marie à l'Enfant* est d'une nature iconoclaste. Pas d'attente d'un Jugement Dernier, ce sont des *Adeptes-Nobles-Voyageurs* qui poussent leur conviction jusqu'à un extrême où ils vont tenter de braver la mort terrestre pour accéder, **de leur vivant**, à une Lumière intemporelle.

Une certaine redondance peut apparaître dans les propos ci-dessus, mais comment appréhender et surtout décrire l'ineffable, l'incroyable proposition d'une possibilité d'échapper à la mort totale, ici et maintenant, par la vision et l'intégration volontaire à une Lumière divine ?

[22] Soixante ans avant le retable de Grünewald, se peignait encore le Polyptyque du Jugement Dernier de Rogier van der Weyden pouvant être admiré à l'Hôtel-Dieu de Beaune (1446-52). Un saint-Michel central y tient une balance de la pesée des âmes et de la séparation des corps.

LA REINTEGRATION DES ETRES

Le titre de l'article, le présent sous-titre, sont, bien entendu une sorte de clin d'œil à l'ouvrage de Martines de Pasqually : Traité sur la réintégration des êtres dont le « programme » est énoncé sous la forme : « *La Réintégration et la réconciliation de tout être spirituel avec ses premières vertus, force et puissance dans la jouissance personnelle dont tout être jouira distinctement en la présence du Créateur.* »[23]. Cette description n'est-elle pas exactement celle de l'apparition à laquelle nous convie Grünewald ?



Pour cela, il vaut mieux avoir sous les yeux une bonne représentation en couleurs ou, mieux, une vue de détail assez agrandie. On peut alors distinguer que cette nuée très lumineuse, très dorée,

23 Version originelle de 1770, selon Xavier Cuvelier-Roy, dans un article très documenté consacré aux manuscrits de l'ouvrage et mis en ligne sur le site www.philosophe-inconnu.com

est composée d'un personnage en majesté émanant d'un volume sphérique incandescent. Il paraît même en être lui-même extrait et enluminé. Il n'y pas domination mais plutôt fusion, identité de nature.

Lorsque l'on y regarde de plus près, presque à la loupe, on s'aperçoit que cette boule de feu est formée de centaines de personnages lui donnant une apparence hérissée. Ils semblent exaltés et avancer dans un cortège glorieux. Apparemment ce sont des êtres de feu, de flamme, de lumière. Ne donnent-ils pas cette impression de « *force et puissance dans la jouissance personnelle dont tout être jouira distinctement en la présence du Créateur.* » et telle que l'évoque Martines de Pasqually ? En présence du Créateur, ils semblent bien y avoir été placés. Force et puissance, ils la manifestent. Pouvons-nous en déduire que nous sommes mis « en présence » ou plutôt « en vision » d'êtres réalisés ? Nous pourrions en éprouver une certaine conviction, mais en décrire le processus restera de l'ordre de l'impossible…

Voilà donc quel a été le rôle de ces Anges intercesseurs : conduire, nous le répétons « **de leur vivant** », les *Cherchants-Adeptes-Elus* vers le siège et l'origine de la Lumière. Siège très virtuel et très diffus s'il en est. Le qualificatif d'Oberland, de Pays d'En-Haut est approprié à cet état d'indécision. Il n'est pas sans rappeler un ressentir que Hermann Hesse donnait de l'Orient, dans son Voyage en Orient : « *Notre Orient n'avait rien de géographique, c'était le pays de la jeunesse de l'âme.* ». Disons alors que l'Oberland lumineux du Retable d'Issenheim pourrait être l'Orient des êtres ayant su préserver ou retrouver leur jeunesse d'âme, ayant généré leur véritable *Elixir de longue vie* [24].

Si l'on osait une proposition un peu sacrilège, on pourrait se poser la question suivante : est-ce que le Créateur esquissé ici, attire, « aspire » des êtres aux âmes lumineuses devenues immortelles ou, au contraire, est-ce que c'est l'union de toutes ces âmes de feu, rassemblées au cours des siècles et des millénaires, qui finissent par générer cette aura divine ? L'examen minutieux d'un tel magma fusionnel laisse planer un doute.

---

24 Cette perspective peut nous apporter un éclairage à propos d'une certaine aiguière rencontrée sur une marche du temple-athanor et aux pieds de la Vierge fécondée. La nature symbolique de son contenu n'avait pas été abordée dans l'article de L'Initiation n°1/2010. Maintenant, pourrions-nous envisager qu'elle soit de l'ordre d'un « or liquide », de cet élixir accompagnant et dépassant même l'accès à la pierre philosophale, avec laquelle il est peut-être confondu…

Le johannisme de la scène de la Crucifixion, marquée par la présence anachronique d'un Jean-Baptiste et de son Agneau mystique, avait induit à une lecture du Prologue de l'évangile selon saint Jean. On sait que ce Prologue a été un hymne au Verbe se manifestant par la Lumière et dont témoignera un Précurseur annonçant la venue de Celui qui l'exprimera par sa parole, ses actes, sa mort expiatoire et sa résurrection. Les différentes phases de ce Mystère sont proposées d'être revécues à travers le processus alchimique de la purification de l'âme.

C'est un tel état que Maître Eckhart n'a jamais cessé de scruter ; cette nature la plus exacte de l'âme : " *Sors, si tu veux que Dieu entre, l'âme doit s'oublier et se perdre elle-même. Plus l'âme est dans la nudité et la vacuité, mieux elle est saisie par Dieu. Il faut pénétrer au plus intime de son âme, dans ce fond qui est à l'abri de tous les accidents. Au fond de l'âme, le Fond de Dieu et le fond de l'âme sont un seul et même fond. Ame et Dieu sont identiques en leur fond. Si l'homme arrive à y pénétrer, en un seul instant il est uni à Dieu.* ". Une telle interface âme-Dieu n'est-elle pas la tentative de représentation picturale que nous contemplons dans ce Retable.

A examiner nombre de figurations du même type, et elles sont fort nombreuses étant donné l'attirance provoquée par ce thème, très rarement l'indécision de la vision aura été aussi réussie. Point de Dieu barbu, bien dessiné, accueillant des élus, tout aussi précisés, en son Paradis. Ici, nous restons dans l'évocation, dans l'éblouissement d'une lumière trop forte pour nous permettre de percevoir, au premier abord, des détails qui ne nous apparaîtront qu'à la suite d'observations successives.

Dans la réalité,au pied de l'œuvre, et compte tenu du vieillissement de la peinture, un tel raffinement de l'évocation du milieu divin n'est pas évident. C'est pourquoi il a été un peu insisté, dans les présentes lignes, sur ce qui pourrait être la finalité humaine de l'enseignement de ce Retable d'Issenheim. L'issue, archétypale, en reste bien sûr l'extraordinaire Résurrection qui la côtoie. La luminosité est portée à une telle intensité que le visage du Christ se fond dans le halo qui en émane. Seuls les yeux nous fixent et laissent une trace d'apparence humaine à cette face incandescente [25].

[25] Il peut être remarqué que cette vision se détache sur un ciel étoilé dont certains ont tenté de reconstituer la position astronomique. Michaël Schubert "Der Isenheimer Altar" 2007

REFLEXIONS SUR LE RETABLE D'ISSENHEIM

Voilà déjà deux ans que nous avons entrepris, ensemble, ce voyage autour du *Retable d'Issenheim*. Au cours de quatre numéros de *L'Initiation* nous avons ouvert et découvert quelques-uns des panneaux de ce chef d'œuvre. Pas tous, mais ceux apparemment les plus « parlants » pour illustrer notre quête, qui était d'une autre nature que celles, tentées habituellement, sur une tonalité plutôt artistique ou historiographique.

La démarche ne fut pas d'un ordre esthétique, quoique nous ne soyons pas restés insensibles aux beautés formelles de l'œuvre. Elle ne fut pas religieuse, dans le sens d'une forme de méditation sur la vie et le message du Christ. Ni mystique, avec compulsion émotive, voire paroxysmique, au seul aperçu de la *Crucifixion*. Cette quête a été qualifiée tout d'abord d'initiatique, quoique le terme soit a la fois assez vague, très généraliste et surtout trop employé ou dévalorisé. Après quelques échanges avec le Professeur Antoine Faivre [26], et sur son incitation à aborder son ouvrage *Accès de l'ésotérisme occidental*, il devint presque évident que les aspects voilés de l'œuvre relevaient de ces mouvances post-Renaissance, que l'auteur identifiait sous l'appellation de *théosophies*. C'est-à-dire des systèmes philosophiques naissant de mythes, s'exprimant par des symboles et évoquant des « correspondances » possibles entre l'Homme, la Nature et Dieu. Il pourrait paraitre offusquant de ranger le *Retable d'Issenheim*, authentique témoignage chrétien s'il en fut, parmi les mythologies occultistes accompagnées de discours à connotations magiques. Ce sont pourtant les exercices auxquels nous nous sommes livrés, dans un quatuor d'articles jouant, mais dans une gamme différente, la partition musicale d'une Voie de réalisation spirituelle individuelle, empreinte de détachement et de volontarisme. Sur l'air connu d'une tribulation messianique ayant très mal fini, se sont développés : une mélodie johannite séduisante, une architecture harmonieuse, un *andante cantabile* procréateur et, propos des pages précédentes, le final virtuose où les trois thèmes mêlés, de Dieu, de l'Homme et de la Nature, ont sublimé leur *Harmonie* jusqu'à nous entraîner vers des sommets insoupçonnés.

---

[26] Directeur d'Etudes à l'Ecole Pratiques des Hautes Etudes, dont il fut longtemps le responsable de la V e Section des Sciences religieuses. Je le remercie pour tous ses conseils et sa fraternelle sollicitude.

Personnellement, j'ai vécu une grande partie de ma vie dans le côtoiement de ce *Retable*. Ce n'était pas une obsession, mais il me convoquait à intervalles réguliers pour une confrontation avec les éléments acquis dans divers domaines. Postérieurement, je dois constater avoir été induit, dans mes choix, par la présence invisible de cette œuvre aux ouvertures prodigieuses. Elle me fit découvrir une peinture germanique bien ignorée dans notre culture picturale imbibée d'italianisme et de Flamands. Elle me conta les Antonins, les Pères du désert et les hôpitaux des démembrés (objet d'un article dans le dernier numéro de la présente revue). Elle me conduisit à Florence auprès de Marcile Ficin et de ses amis. A Strasbourg, avec Merswin et Henry Corbin (autre articles précédents), pour retrouver Heidelberg et la *Sodalitas Rhenana.* Tout cela au cours de multiples voyages ou séjours en Alsace, Allemagne, Italie, Egypte même et au monastère de St Antoine. Mais le plus grand et le plus beau voyage fut celui de *l'Esprit*, la forme qui me fut donnée de mon propre *Voyage en Orient*. Il fut le plus riche, le plus formateur, le plus varié et à la fois le plus unificateur. Les grades bleus du REAA, étaient propices à l'acquisition et à la macération de données symboliques, géométriques ou alchimiques. La découverte et la pratique du Rite Ecossais Rectifié furent directement liées à une rencontre fraternelle autour du Retable, dont ma présentation, lors de conférences, éveillait des similitudes d'approche.

Alors, *l'Œuvre* serait-elle *Loge* ? Serait-elle lieu où se manifeste et s'anime le *Logos* ? Auquel cas, notre perception aurait été celle d' :

Un regard théosophique sur le Retable d'Issenheim.



La porte des *Elus*

Osons chanter des psaumes

Par Marielle-Frédérique Turpaud

Ce très beau texte de Marielle-Frédérique Turpaud
a été publié dans la revue numéro 1 de 1995.
À la demande de nombreux abonnés,
nous le reproduisons ici même
avec une grande joie.

L'emploi des Psaumes - soit en liturgie, soit pour des occasions particulières, soit régulièrement tous les jours - existe en judaïsme comme dans toutes les branches du christianisme.

Le livre des Psaumes est un des plus extraordinaires dons du Cœur du Seigneur que l'on puisse recevoir. Depuis des siècles des milliers de cœurs, ivres de joie ou plongés dans la détresse, se sont reconnus dans ces mots et ont fait passer leur propre cri dans le cri de l'auteur lointain.

L'actualité et la jeunesse de ces mots hébreux restent intactes, de par cet échange d'amour, comme une émeraude sans rayure déterrée par des mains avides. C'est le désir de parler, c'est le trop-plein du coeur qui nous fait nous pencher dans le livre et y trouver, éblouis, l'écho exact, violent et pur, de nos propres passions et de nos propres désarrois - et leur solution.
Car non seulement les Psaumes sont la traduction nette et claire de nos bredouillements confus, mais en plus ils montrent la réponse du Seigneur à ces drames et ces joies.
Quel que soit ce que je vis, ce que je dis ou ne peux pas/ne sais pas/ dire, le Psaume vient au-devant de moi et me le fait dire même si je n'osais pas le formuler tout haut. Cela est, déjà, une immense libération. Par là-dessus, la paix lumineuse des réponses du Seigneur achève de pacifier ce qui était tempête et brouillard obscur.
C'est pourquoi le livre des 150 Psaumes est dit en entier par les rabbins, les moines, les moniales, les prêtres et les religieux, depuis des siècles. Ce qui ne leur convient pas à titre personnel est dit à la place de ceux qui, ailleurs dans le monde, le vivent et ne peuvent pas dire les mots libérateurs.
Depuis la réforme liturgique de Vatican II, toutes les messes ont un Psaume Central qui résume la messe et qui dirige vers le Seigneur la quintessence de la prière communautaire (voir à ce sujet les travaux et les commentaires du père Noël Quesson).

QUELQUES PRECISIONS

Le mot "Psaume"

Le mot Psaume est un simple décalque : il vient du grec Psalmos. Dans la Bible des Septante il traduit le mot hébreu *mizmor* qui veut dire « *chant avec musique* ». Il apparaît 57 fois dans l'ancien Testament, uniquement dans le livre des Psaumes.

Dans la Bible hébraïque (cf. Chouraqui), le livre des Psaumes porte le nom de *Téhilim* (Louanges). Il y est divisé en cinq parties qui, symboliquement, sont raccordées aux cinq premiers livres de la Bible formant la Torah :

Genèse: 1-41
Exode: 42-72
Nombres: 73-89
Lévitique: 90-106
Deutéronome: 107-150

Avoir dit le livre des Psaumes en entier correspond ainsi à avoir lu toute la Torah.
Lors de la fête de *Roch'achana* (Nouvel an juif, à l'automne) les personnes ferventes ont l'habitude de dire en entier le livre des Psaumes, certains même deux fois, afin de faire retomber sur leur communauté toutes les bénédictions attachées à chaque Psaume.

Choisir une traduction

Le livre des Psaumes de votre Bible habituelle est prêt à l'emploi: n'hésitez pas à vous en servir tel quel.
Mais nombre de psautiers sont édités à part sous forme de livrets faciles à glisser dans la poche.
Comme les Psaumes ne sont pas des traités de théologie mais des cris de votre coeur vers le Coeur et qui viennent du Coeur vers votre coeur, vous pourrez librement préférer des traductions de type « français courant » à celles, plus rigoureuses, de Chouraqui ou de Darby. La traduction du Rabbinat français (éd. Colbo), et celle du Psautier Œcuménique employée dans *Prière du Temps Présent*, sont à la fois très belles et justes par rapport à l'hébreu.
Prenez l'habitude de vous servir toujours de la même traduction dans la pratique quotidienne pour mémoriser inconsciemment les mots-clefs du livre. Mais comparez les diverses traductions possibles, lisez

les recueils de commentaires, afin d'entrer toujours davantage dans les secrets du Cœur Ouvert du Seigneur.
La traduction du Psaume 23 ci-dessous est de moi, d'après l'hébreu.

La numérotation des Psaumes
Il y a eu un décalage de découpage, et donc de numérotation, entre les Psaumes hébreux et leur traduction grecque dans la Bible des Septante. Ce décalage s'est continué dans la Vulgate latine et donc dans l'Eglise catholique.
Les Bibles catholique (Jérusalem) et œcuménique (TOB) mentionnent les deux numérotations.
Les Bibles protestantes (Segond, Darby, à la Colombe) ne donnent que les numéros hébreux.
Le Bréviaire, le Missel romain (avant comme après Vatican II), les livres orthodoxes et de nombreux auteurs anciens, comme Louis-Claude de Saint-Martin ou l'abbé Julio, n'utilisent que la numérotation gréco-latine.
Afin de s'y retrouver je donne ici une brève concordance qui vous permet de faire coller les deux mondes.
La TOB donne en plus le texte d'un 151° Psaume grec utilisé chez les orthodoxes.

Numéros hébreux utilisés dans la Bible	Numéros gréco-latins utilisés dans la liturgie
1 à 8	1 à 8
9 et 10 ensemble	9
11 à 113	10 à 112
114 et 115 ensemble	113
116, versets 1-9 et 10-19	114 et 115
117 à 146	116 à 145
147, versets 1-11 et 12-20	146 et 147
148 à 150	148 à 150

Les Psaumes et le Tarot

Notre regard habitué au Tarot est tout particulièrement attiré par certains Psaumes dont chaque verset commence par une lettre de l'alphabet hébreu.

Or chaque lettre correspond aux lames majeures de Tarot. Cela se déduit de l'étude du texte original du Sepher Yetsira : c'est à partir de ce livre-clef de la Kabbale que les kabbalistes provençaux du XII° siècle ont élaboré des dessins mnémotechniques pour chaque lettre hébraïque (sur le type des dessins mnémotechniques chrétiens) qui rendent le Zohar presque compréhensible.
Ce rapport *Sepher Yetsira-Tarot* se trouve en accord avec les concordances d'Eliphas Lévi, d'Oswald Wirth et de Papus (Aleph = Le Bateleur, Beth = la Papesse,... Schin = le Mat, Tav = le Monde) et non suivant les concordances de la *Golden Dawn* (Aleph = le Mat, Beth = 1. le Magicien...).
La concordance s'établit à partir des lettres hébraïques (mentionnées dans les marges par Jérusalem, TOB, Chouraqui....) et non à partir des numéros de versets, qui ne datent que du Moyen Âge.

Citons ici ces Psaumes :

- D'abord le cas particulier des Psaumes 9 et 10 à la suite l'un de l'autre.
- Puis les Psaumes 25, 34, 37, 111, 112, 119 (dans lesquel chaque paragraphe concerne une lettre), 145.
- Le Psaume 119 a un emploi spécial : les juifs pieux lisent, au chevet des malades, les paragraphes commençant par les lettres qui composent le prénom du malade (retranscrit en hébreu) puis les paragraphes des lettres Qof, Resch, Ayin, et Shin, Tet et Nun, formant deux mots qui peuvent se traduire par : Que l'adversaire soit détruit !

Il vous sera utile de poser la lame de Tarot face au verset correspondant et de méditer sur cette rencontre.
Il y a également des Psaumes dont le sens s'apparente au Tarot : par exemple le Psaume 23 (le Psaume du Berger, ci-dessous) contient 22 symboles correspondant aux 22 lames.

Le problème des Psaumes imprécatoires

Certains Psaumes demandent, parfois en termes très crus, la destruction des ennemis. Cela risque de poser problème pour nous, martinistes, qui voulons devenir des êtres de paix et de réconciliation.
Or cela n'est plus une question si on se souvient de ce que nous apprenons dans la Bible sur les vrais adversaires : « Ce n'est pas à l'homme que nous sommes affrontés, mais aux Autorités, aux

Pouvoirs, aux Dominateurs de ce monde de ténèbres, aux esprits du mal qui sont dans les cieux. Saisissez donc l'armure de Dieu, afin qu'au jour mauvais vous puissiez résister et demeurer debout, ayant tout mis en œuvre. » (Ephésiens 6,12-13).
Il suffit donc de diriger ces termes non pas vers des ennemis de chair et d'os (dont nous demandons la conversion et le retour vers des actes de paix), mais *contre les forces obscures et les ombres* qui nous guettent. Ainsi nous pouvons en toute tranquillité dire - et redire ! - toutes les malédictions permises par le Psautier.
Le Missel et le Bréviaire ont carrément châtré le texte des versets trop violents à leur goût. L'Esprit saint et le Magistère n'ont pas les mêmes critères littéraires.

Comment se servir d'un Psaume pour une demande particulière ?

Vous lisez par exemple ci-dessous que le Psaume 28 est marqué « maladie ». Cela veut dire que si vous êtes malade, ou si vous désirez prier pour un malade, vous trouverez dans ce Psaume des élans et des lumières qui vous aideront non seulement à comprendre ce que vous vivez mais en plus à demander au Seigneur un secours dans l'épreuve, soit pour s'en sortir, soit pour en tirer profit.

La force et la beauté des Psaumes est telle que rabbi Simlaï, dans le Talmud, dit que les 613 commandements de la Torah peuvent être remplacés par les onze commandements du Psaume 15 (traité Makkot 24a). Le Psautier est le résumé de toute la Bible et, plus encore, il est le résumé de tous les mouvements de notre coeur vers le Coeur, et du Coeur vers notre coeur.

Les antiennes

Une tradition immémoriale fait mettre avant et après le Psaume un de ses versets particulièrement bien adapté au thème d'emploi du Psaume. Par exemple sur le Psaume 28, pour une maladie vous direz son verset 7 ; pour une protection le verset 3 ; pour une protection communautaire le verset 9.

Si vous optez pour mettre une antienne, c'est à vous de choisir, d'avance, le verset approprié. Elle peut servir de refrain repris en chœur par la communauté entre les strophes du Psaume.

Le Psautier Œcuménique liturgique (Cerf), le Missel d'après Vatican II et le Bréviaire romain ont déjà mis au point les antiennes correspondant aux Psaumes.

A la fin de chaque Psaume, avant la reprise de l'antienne, le Bréviaire ajoute une *doxologie*, c'est-à-dire une louange à la Trinité.
L'antienne peut être une brève phrase composée pour la circonstance et qui n'est pas extraite du Psaume.
Si vous appartenez à une Fraternité, vous pouvez visualiser vos frères et sœurs disant cette partie dialoguée avec vous.

CHOIX DE PSAUMES DANS L'ESPRIT MARTINISTE

Ce choix m'est personnel et n'est absolument pas obligatoire : c'est un point de départ pour vos propres pistes de travail et vos propres découvertes.

Affirmations positives 103. 146.
Alchimiste 66.
Animaux 36.
Appel de protection 27.
Architectes 132. Maçons 127.
Astrologues 19.
Astronomes 19.
Avant un Rituel communautaire: 63 puis 96 et 24
Bébé 15. 24. 105. 106. 144. Grossesse 8. 127. 128. Naissance 127. 128.
Bénédiction d'un temple 120. 121. 122. 150.
Bénédiction d'une première pierre 87. 118. 127.
Bénédiction du repas 23. 111. 128. 133. 145.
"Bonne mort" 31.
Calomnies (contre les) 52. 104. 140.
Captivité 68.
Cérémonie (avant une) 42. 63. 136. 50.
Maître spirituel (prière pour le) 21.
Chevalerie: après un combat 118.
Chevalerie: Hymne au Temple 84.
Chevalerie: la Commanderie 62.

Roue de Fortune 12.
Terre cultivable 65. 85. 145.
Travail 104.
Voyage, route 1. 23. 25. 91. 121. 107.

PSAUMES QUOTIDIENS

Entrer dans le grand rythme cosmique de la récitation quotidienne des Psaumes est une voie qui, peut-être, est la vôtre.
C'est pourquoi je vous propose ci-dessous de quoi expérimenter par vous-même, avec votre Bible, cette voie de prière et de méditation.
Lorsque le texte ne correspond pas à votre état d'esprit, pensez que vous le dites à la place de celui ou de celle qui le pense, le crie, quelque part dans le monde, mais ne sait pas le dire.
Il est connu depuis Evagre le Pontique que la lente psalmodie à haute voix est pacifiante et fortifiante. Certaines traductions comme la TOB (et à plus forte raison le Psautier Œcuménique) insistent sur le rythme du vers biblique.
Chaque Psaume peut être lu :
a) dans l'esprit de son auteur : David, Asaph, Moïse... et dans le contexte de l'époque
b) comme ayant été chanté par Jésus lors de sa vie terrestre
c) comme étant dit par vous, dans l'Aujourd'hui de Dieu, ici et maintenant
d) comme étant dit par d'autres dans le monde, ici et maintenant.

Il est profitable de retenir un passage - un verset, un mot même... - le matin, comme *mantra* ou point de méditation (le "bouquet spirituel" de St François de Sales) pour ensoleiller la journée.
Vous pouvez suivre le plan catholique (dans *Prière du Temps Présent*, ou dans le *Bréviaire du Laïc*, ou le livret mensuel *Magnificat*) ou le plan juif (mentionné dans le Psautier des éditions Colbo) ou l'option présentée ci-dessous.

Principe

Il y a une manière de choisir sans choix qui me semble à la fois simple et utile, pour structurer sa journée avec le livre des Psaumes.
A partir du jour où vous avez décidé de tenter l'expérience, lisez avec lenteur et tendresse :

- le Psaume 1 le matin avant de partir (Laudes)
- le Psaume 2 lorsque sonne midi (Sexte)
- et le Psaume 3 après le travail et avant la soirée (Vêpres)

Et ainsi de suite vous continuez votre livre, le lendemain les Psaumes 4, 5 et 6, etc. dans leur ordre naturel de numérotation, quelle que soit leur taille.
Les 22 strophes du Psaume 119 compteront pour 22 Psaumes.
Vous pouvez faire plus de haltes si votre goût et votre temps le permettent: avant la lecture spirituelle quotidienne (Matines), vers 9 h (Tierce), vers 15 h (None), au lit avant de vous endormir (Complies), toujours suivant le même principe.
Après le 150° Psaume vous continuez avec le 1, le 2, etc.

Variantes

- le matin et le soir: vous rajouterez, si vous en ressentez le besoin, un ou plusieurs Psaumes consacrés à un point particulier à résoudre.
- le midi, si vous êtes rattaché à un groupe ou une fraternité, vous rajoutez le Psaume 117, qui renforcera l'eggrégore de votre communauté.

Ces précisions particulières s'écrivent sur une feuille de papier glissée dans votre Bible ou votre Psautier, signet glissé à la page du Psaume du moment, et ne nécessitent donc pas de livre indépendant.

- Vous pouvez vous composer un office avec le ou les Psaumes qui correspondent à vos soucis du moment, et les dire en lieu et place des Psaumes quotidiens. C'est ce que fit St François d'Assise.

La musique de psalmodie

La musique donnée ici pour le Psaume 23 est extraite du Missel noté de l'Assemblée. Elle est valable pour la plupart des Psaumes.
Il y a un do dièse et un fa dièse à la clef. La note indiquée ici avant une syllabe est valable pour toutes les syllabes qui la suivent, jusqu'à la note suivante. Comme pour le Psautier Œcuménique, la s<u>yllabe soulignée</u> est celle du premier changement de note après le début du vers.
1° ligne : la tout le vers ; la dernière syllabe est sur le si ;
2° ligne : si jusqu'à la <u>syllabe soulignée</u> qui est la, ainsi que les suivantes; la dernière syllabe est sur le fa dièse.

3° ligne : fa dièse tout le vers jusqu'aux trois dernières syllabes ré-mi-fa dièse
4° ligne : si jusqu'à la syllabe soulignée qui est la, ainsi que les suivante s ; la dernière syllabe est sur le fa dièse.
Vous trouverez d'autres psalmodies dans le Missel noté de l'Asse.

LE PSAUME 23 POUR TOUTES OCCASIONS

Ma traduction ci-dessous essaie de coller à l'hébreu tout en accentuant le dynamisme de la prière et en épousant la musique. L'unique but des Psaumes est de dialoguer avec le Seigneur qui est dans votre coeur, et ils n'en ont pas d'autres.
Antiennes :
- joie: rien ne nous manque avec Toi !
- remerciement: grâce et bonheur nous accompagnent !
- souffrance: Tu es avec nous, Seigneur !
- appel: conduis-nous à Ton repos !
- appel: nourris notre âme de Ta paix !

(la) Le Seigneur est mon ber*(si)*ger
(si) rien ja*(la)*mais ne me *(fa dièse)*manque! *
*(fa dièse)*Sur des prés *(ré)*d'her *(mi)* be *(fa dièse)*verte
(si) Il me *(la)*fait repo*(fa dièse)*ser.

Vers des eaux de repos Il me conduit,
Il nourrit mon âme. *
Il me conduit par les sentiers de justice,
pour l'honneur de son Nom.

Même si je marche à travers la vallée de l'ombre de la mort,
je ne crains aucun mal : *
car Tu es avec moi :
Ton bâton et Ta houlette: voilà mon réconfort.

Tu prépares devant moi une table
sous le nez de mes ennemis, *
Tu répands l'huile sur ma tête,
ma coupe est débordante !

Grâce et bonheur m'accompagnent
tous les jours de ma vie *
et j'habiterai la maison du Seigneur,
pour la durée de mes jours.



Christine Journier a lu pour vous…

Michel Coquet
Kundalinî. Le Yoga du Feu [1]

Cet ouvrage est une réédition enrichie de celle parue chez Dervy en 1993. Dès l'introduction, l'auteur rend hommage à Alice Bailey et rappelle l'admiration de Gandhi pour HP Blavasty et Annie Besant, avant de prévenir : « *… il ne s'agit pas d'un manuel pratique, mais d'un outil de réflexion…* ».
L'homme est ternaire (corps, mental, âme, ou Esprit, Soi supérieur, personnalité) à l'image de tout l'Univers, le Logos (Esprit, Ame, Mental), et le seul but doit être l'Amour absolu.
C'est pourquoi, la pratique du yoga doit commencer par le Karma Yoga (l'action dans le non attachement), se poursuivre par le Raja Yoga (contrôle du mental) puis le Jnana Yoga (connaissance du Soi), avant de pratiquer le Bhakti Yoga (adoration du divin à travers les cinq sens) et qui se situe « *à l'arrière plan de toute pratique spirituelle* ».
D'autant que les formes-pensées sont d'une importance capitale.
La Kundalini est le Souffle du divin, créatrice de l'Univers et de ses différents plans de conscience ; elle se manifeste par trois nadis principaux, transmetteurs du Logos. Et vivre le Yoga du Feu est une pratique de vie qui inclut les rapports avec la nature, la nourriture, l'environnement, l'hygiène de vie…

Chaque terme sanskrit est défini dans sa complexité et sa résonnance (Prâna, Manas, Âtma, Akasha, Chakras, Nadis, Yantras, Mantras, Devas…). La précision pédagogique et scientifique rend clair et intelligible un sujet difficile à appréhender. L'auteur appuie son étude sur la description du cerveau, de la moëlle épinière, des systèmes nerveux, et de leurs fonctions, mais aussi sur nos différents corps et les déséquilibres qui y sont associés, provoquant désordres et maladies.
Tableaux, dessins, croquis, renforcent la clarté du propos. Dans son analyse, l'auteur unit la rationalité de l'occident et la subtilité de

[1] *Monaco, Editions Alphée, 2009, 300 pp.*



l'orient, le réel et le symbolique, la mathématique et la poésie. Il démolit – à juste titre – le soi disant « tantrisme » occidental qui n'est qu'une imitation grossière de cette voie très rare qui demande des années de renoncement et de travail sur soi.
Le propos est clair : nous sommes encore bien loin de la troisième initiation et encore plus de la libération ! Mais, ce qui importe, c'est d'être déjà en chemin.

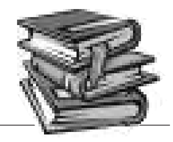
Patrick Dacquay
Le chaman blanc [2]

Après un avant-propos consacré à une lettre du Chef Seattle, de la tribu des Duwamish, en 1854, dont le contenu est magnifique, l'auteur lui répond aujourd'hui en témoignant que le chamanisme est une thérapie de l'âme qui commence avec la conscience de l'instant et la libération de la vision réductrice du binaire. Aussi, s'agit-il ici d'un hommage rendu à tous ceux dont les méthodes actuelles considèrent l'homme dans sa globalité. Car *« Le retour à la santé, c'est la réunification de soi avec soi-même, de soi avec la nature, le cosmos, l'univers.* » (p. 295).

Nous sommes face à un discours sérieux, lucide, vrai, essentiel, loin de toute parole « new age », malgré la poésie qui scande le propos et les nombreuses anecdotes et histoires, les contes et récits, les paraboles, les exemples vivants, les expériences décrites, qui en rendent la lecture attractive, sans jamais tomber dans la démagogie. Et les contes de Renard Agile émaillent le texte avec bonheur.

La voie de l'ouverture de la conscience est annoncée par les objets de pouvoir (qui peuvent être très humbles), les exorcismes, la magie, mais aussi l'**éthique** chamanique. Les rituels sont importants, ainsi que les mantras, la méditation, la respiration. Et l'auteur rappelle (p. 231) que *« Les mythologies sont nées des voyages chamaniques. »* Il existe, en effet, des mondes parallèles auxquels on peut accéder en changeant de plan vibratoire : la science est en train de le confirmer.

[2] *Éditions Aphée, 2010, 431 pages.*



L'auteur connaît à l'évidence les progrès actuels des sciences et les liens de plus en plus ténus qui les rattachent à la métaphysique. Il est nécessaire de comprendre qu'esprit et matière ne font qu'un.

Mental et intuition doivent donc « *fonctionner* » ensemble. Le chamanisme le permet puisqu'il se pratique dans la vibration même de la vie : « *Un chaman est un catalyseur des forces qu'il utilise en conscience…* ». C'est une voie directe d'accès à d'autres univers, aux énergies cosmiques sous toutes leurs formes. Il harmonise en lui les forces de la nature et vit les « coïncidences », la synchronicité, et abolit toute peur. La guérison advient avec la réunification intérieure et le détachement de l'illusoire. On peut réellement expérimenter les adages : « *Tout est vibration* » et « *la folie contrôlée* ».

Tout le chapitre 7 est consacré au celtisme breton expérimenté (cercles de pierres, fontaines de jouvence, tumulus, cérémonies de guérison, invocations, forêts…) dans l'esprit de sagesse et le sens du sacré. En effet, les Amérindiens, avec leurs huttes de sudation, l'usage des plantes sacrées, la recherche des animaux totémiques, et les Celtes de Bretagne, s'ils n'ont pas le même combat, ont la même vision.

Je recommanderais cet ouvrage à ceux qui veulent avoir une information claire sur le chamanisme, sa pratique et sa philosophie. Et, si comme l'affirme Patrick Dacquay, « *La France est le chakra du cœur du monde* » (p. 405), j'ajouterais que l'homme est le chakra du cœur du Vivant, ce Vivant que l'auteur nous fait aimer et respecter avec sérieux et légèreté.

Joseph Castelli est un homme très actif. A la tête de deux maisons d'édition, il multiplie les publications qui nous enrichissent et nous surprennent heureusement.

Dans le cadre des Éditions qui portent son nom, on trouve, depuis 2006, une cinquantaine d'ouvrages (éditions et rééditions) traitant de martinisme, d'alchimie, d'occultisme, de médecines dites parallèles, de spagirie, de symbolisme, de poésie hermétique, d'héraldique… et j'en passe.

Ce qui m'a le plus comblée se trouve essentiellement dans les Éditions Maçonniques où nous sont proposés des rituels rares, non seulement du REAA, du RER, d'Émulation, d'York, de Cerneau ou même Androgyne de Vénus, mais surtout de Memphis Misraïm.

En effet, trois tomes ont particulièrement retenu mon attention :

- L'un consacré au Rite de Misraïm (Venise, 1788) où l'on découvre que tous les rites qui suivront, tant de Misraïm que de Memphis Misraïm, se trouvent concentrés dans celui-ci ; sans compter que l'on constate qu'un rituel secret du REAA se love au cœur même du Rite de Misraïm !

Dans ces près de 700 pages, sont transcrits les rituels du 1er au 90e degrés. Déjà le 1er degré est éblouissant, subtil, puissant, opératif, et chaque phrase induit une résonance inouïe. Un vrai bonheur ! J'ai eu le sentiment que nous avions là un texte qui concentrait en lui tous les rituels de Memphis et de Misraïm qui lui succèderont, mais allégés, dédensifiés, voire abâtardis.

- Le deuxième est intitulé « Le régulateur de l'Ordre des Rites Unis de Memphis et de Misraïm (1881) et donne à étudier les trois premiers degrés.
- Le dernier (720 pages), du Suprême Conseil des Rites Confédérés (succession de Robert Ambelain et Gérard Kloppel) du Rite Ancien et Primitif de Memphis Misraïm et de l'Ordre des Rites Unis de Memphis Misraïm, contient les rituels d'initiation et d'instruction des 4e au 95e degrés, y compris, bien évidemment, les Arcana Arcanorum (Régime de Naples, selon les statuts de 1816).

Ces trois sommes sont un véritable enchantement tant on y trouve de références à cette Tradition qui nous habite à travers le temps et l'espace, quelle que soit notre culture.
Pour les autres textes, un certain nombre sont consacrés à l'histoire : histoire des Templiers, du Comte de Saint Germain, de Cagliostro, du Rite Ancien et Primitif de Memphis Misraïm... Nous comprenons alors que Joseph Castelli a la volonté de transmettre, de révéler, de partager ses découvertes avec générosité. Ensuite, c'est à celui qui entend d'entendre.



Yves-Fred Boisset a lu pour vous…

Pierre Blondel est un poète talentueux qui a publié plusieurs recueils et participé à de nombreuses anthologies. Mais, il est aussi un écrivain et conférencier reconnu, passionné par les questions philosophiques et spirituelles qu'il a étudiées au cours de ses multiples voyages en Orient.
Ses réflexions sur la spiritualité viennent de faire l'objet d'un essai au titre évocateur : ***La voie du sage*** [3]. Le sous-titre de cet essai est propre à éveiller la curiosité. Jugez plutôt : « Le message religieux en question ».
Pour suivre avec profit la démarche de l'auteur, il faut savoir justement faire le *distinguo* généralement mal compris entre ces deux concepts souvent assimilés ou considérés comme des synonymes : religion et spiritualité. En fait, il ne s'agit pas de la même chose et employer indifféremment ces deux termes est de nature à semer la confusion dans des cerveaux peu avertis.

Le mérite de Pierre Blondel réside justement sur la clarté et la sobriété de son exposé qui, en un langage simple mais sans faiblesse ni complaisance, apporte au lecteur libre de tout préjugé les outils nécessaires à une approche non dogmatique de la grande question de la spiritualité tout en mettant à sa portée les moyens de la vivre en son intimité, c'est-à-dire loin des grandes manifestations religieuses qui l'occultent.

Dans la première partie de son essai, l'auteur dresse un inventaire des grandes religions qui cohabitent, en plus ou moins bonne intelligence, dans nos sociétés. Les trois religions du Livre (judaïsme, christianisme, islam) comme l'hindouisme et le bouddhisme et leurs divers courants (parfois déviants) se partagent pour l'essentiel le besoin de foi qui sourde en chacun de nos semblables. Plutôt que de relater l'histoire critique de ces religions, Pierre Blondel a préféré privilégier leur image au XXIe siècle, autrement dit aujourd'hui. Et, il faut bien se rendre à l'évidence, les messages religieux ne sont plus en phase

---

3 René Guénon, messager de la Tradition Primordiale et Témoin du Christ Universel, préface de Francis Laget, Le Mercure Dauphinois, avril 2010, 190 pages, 18 €.

avec notre mode de pensée ; ils sont *décalés* et ne peuvent plus répondre aux aspirations de populations en quête de spiritualité. L'auteur analyse les « carences du message religieux ».
Puis, Pierre Blondel ouvre devant nous « les chemins de la sagesse ». C'est ouvrir une fenêtre sur l'horizon infini et pur aux fins d'assainir l'air confiné d'une maison sans vie et repliée sur elle-même et sur des canons d'un autre âge.
Dans la deuxième partie de son essai, Pierre Blondel nous invite à parcourir avec lui les pistes qui conduisent à la spiritualité et, partant, à la vraie sagesse.
L'amour, dans ses diverses acceptions, même et surtout dans celles que les religions installées rejettent au nom d'une morale étroite et irréaliste, constitue une des voies essentielles qui mènent à la spiritualité, à l'élargissement de notre intelligence et à l'équilibre de notre vie. L'amour charnel que, dans une quasi unanimité, les religions s'entendent à dénoncer en culpabilisant ces échanges amoureux qui cimentent la vie d'un couple, doit retrouver sa véritable place comme jalon de la quête spirituelle.
Derrière l'essayiste Pierre Blondel se tient le poète Blondel Pierre toujours prêt à sanctifier l'amour. Au fil des pages de cette seconde partie, loin des tabous et des dogmes, on voit monter et grandir la Lumière, celle qu'évoquait saint Jean dans le prologue de son évangile, et cette Lumière remplit peu à peu nos cœurs, je veux parler de notre jardin secret, siège de nos émotions et de nos passions.
L'auteur ne veut pas ignorer que la quête spirituelle passe aussi par la souffrance. *« Elle est le lot des hommes dès leur naissance […] une dure réalité à entendre est que nous ne serions que futilité sans le chagrin et la douleur »,* écrit-il page 161.

Le voyage spirituel se passe de mots ; ceux-ci ne sauraient en exprimer la réalité qui est de nature secrète. Le but ultime de ce voyage est de rencontrer la sagesse qui permet de jeter un regard d'amour sur ce qui nous entoure. Et aussi un regard particulier sur la mort que le sage abordera avec sérénité et confiance car il s'est délivré des écorces matérialistes qui faussent les règles du jeu de l'existence.

Il ne se passe guère de saison sans que paraisse un nouveau livre sur René Guénon, tant le personnage a laissé une empreinte indélébile.



Jean Chopitel et **Christiane Gobry**, tous deux initiés en chevalerie chrétienne, publient leur **René Guénon, messager de la Tradition Primordiale et Témoin du Christ Universel** [4]. Nous nous trouvons devant un véritable inventaire de la pensée que René Guénon nous a transmise par le truchement de son œuvre littéraire. Nous connaissions déjà l'universalité de l'esprit de cet écrivain qui, ayant étudié en profondeur les diverses facettes des religions et des traditions, se convertit à l'islam à l'âge de vingt-six ans. Sa grande sévérité (en grande partie justifiée) à l'égard du monde moderne le conduisit à rechercher les sources traditionnelles des religions afin de retrouver la « foi spirituelle ». *« René Guénon est venu secouer les hommes endormis par et dans les facultés séduisantes et trompeuses d'un monde sans finalité transcendante* » (page 21). Chantre de la « Tradition primordiale », Guénon en défend la notion comme « source de tout principe et de tout mode spirituels » (page 25). Il marqua bien les frontières qui séparent les trois voies principales de la Connaissance : la voie directe, la voie ésotérique ou initiatique et la voie exotérique ou religieuse. La première est du domaine de la transcendance, la deuxième, de celui de la métaphysique, la dernière, de celui de la dévotion. À chacun sa voie ! Guénon ne cachait pas ses sympathies envers la franc-maçonnerie ; pour lui, la gnose *« ensemble des sciences qui constituent la connaissance traditionnelle* » est l'essence du christianisme et la moelle de la franc-maçonnerie. Dans toute son œuvre, il met en lumière « *l'unité transcendante des religions* » et les auteurs s'appliquent avec succès à transmettre cette pensée guénonienne dont l'influence n'est plus à démontrer. Celle-ci conduit à remplacer le « profane » par le « sacré » et « *nous offre d'en réaliser les principes pour nous faire évoluer de l'homme « ordinaire » à l'homme « véritable et transcendant* » (page 172).

En réponse à tous ceux qui se plaisent à opposer christianisme et franc-maçonnerie, **François-Xavier Mafuta** publie un ouvrage au titre à la fois évocateur et mystérieux : ***Les mystères de la franc-maçonnerie chrétienne*** [5]. Affirmer que la franc-maçonnerie est d'obédience chrétienne ne peut encore étonner que quelques individus qui demeurent figés dans des clichés d'un autre âge. Pourtant, nous pou-

[5] *Les mystères de la franc-maçonnerie chrétienne, Maison de vie éditeur, juin 2010, 200 pages, 15 €.*

vons en suivant le propos de l'auteur de cet essai voir combien, en diverses époques et en de multiples circonstances, le christianisme a enrichi la franc-maçonnerie, même si l'on fait abstraction des mythes soi-disant fondateurs pour ne s'en tenir qu'à l'histoire de l'Ordre qui s'étend sur à peine un peu plus de trois siècles. Avec justesse, l'auteur précise que le caractère chrétien de la franc-maçonnerie s'affirme surtout dans ce qu'il est convenu d'appeler les « Hauts-Grades », c'est-à-dire ceux qui succèdent hiérarchiquement aux trois grades symboliques qui regroupent les apprentis, les compagnons et les maîtres. Cependant, il observe également avec justesse que le Régime Écossais Rectifié, qui se décline en quatre grades, affirme son attachement au christianisme dès le premier grade, celui des apprentis. Une étude, même sommaire de la franc-maçonnerie, fait apparaître que ce régime créé en France au XVIIIe siècle par Jean-Baptiste Willermoz se distingue en de nombreux points des autres rites ; le christianisme maçonnique y est affiché sans retenue et sans réserve. Cependant, la grande majorité des rites travaillent à la Gloire du Grand Architecte de l'Univers et en présence de l'Évangile de Jean. Même si François-Xavier Mafuta en son essai consacre de nombreuses pages à l'étude de certains ordres religieux qui ne s'inscrivent pas vraiment dans l'histoire de la maçonnerie, il a su montrer que la franc-maçonnerie plonge ses racines dans le christianisme.

LA FRANC-MAÇONNERIE EN DÉBAT [6]. Quand deux spécialistes en psychologie et en sociologie, de surcroît francs-maçons, se rencontrent pour débattre, on est en droit d'attendre un regard original sur la franc-maçonnerie. Et, avec **Marcel Bolle de Bal** et **Jacques Fontaine,** on n'est pas déçu. Tous deux, le premier cité est belge, le second, français, manifestent, à travers leurs paroles croisées, leur commune passion de l'Ordre maçonnique dont ils déplorent une certaine tendance à la banalisation. Le livre commence par une touche appuyée de pessimisme car ils observent que l'Ordre est menacé « pacifiquement sur tous ses flancs » (page 19). Ils craignent que le déclin de la maçonnerie anglo-saxonne soit contagieux et atteigne la maçonnerie française qui, pourtant, se distingue. Aussi, les auteurs se posent et nous posent quelques questions fondamentales : en quoi

[6] *La franc-maçonnerie en débat, Dervy, juin 2010 – 156 pages, 15 €.*

la franc-maçonnerie française se distingue-t-elle ? ; comment peut-elle ménager les aspects traditionnels sans renoncer aux approches contemporaines ? ; quelles mesures concrètes proposer ? Dans cet ouvrage, les grands thèmes qui engagent l'avenir de l'Ordre sont abordés sans « langue de bois » mais en toute liberté. Toutes les facettes de la franc-maçonnerie y sont examinées sans préjugé. On sent que les auteurs sont soucieux pour l'avenir de l'Ordre. Bien sûr, les non-maçons (je ne parle pas des adversaires de la maçonnerie mais de ceux qui la regardent sans a priori et avec bienveillance) peuvent se demander pourquoi les maçons sont si attachés à la pérennité de leur Ordre. Nos deux auteurs, par leurs dialogues constructifs, répondent à cette interrogation et nous saluons leur saine démarche.

Jean Tourniac, bien connu par ses études bibliques, aborde un personnage énigmatique qui fait l'objet d'un important essai : ***Melkitsedeq ou la Tradition primordiale*** [7]. Très vite, dès la première partie, nous retrouvons René Guénon dont nous savons, comme nous l'avons vu plus haut, l'attachement à la « Tradition primordiale » dont Melkitsedeq est l'un des principaux acteurs. Être sans généalogie (nous ne savons rien de sa naissance ni de sa mort), prêtre du Très-Haut et roi de Salem, il communie avec Abraham. Plus tard, le judaïsme et le christianisme se sont disputés à son propos, chacune des deux religions bibliques désirant se l'approprier. Jean Tourniac livre une analyse critique de cette tradition ; cette analyse est étayée d'une solide documentation, ce qui ne nous étonne guère de la part de cet auteur dont le sérieux ne peut être discuté.

Dans un ordre d'idées tout à fait différent, Dervy poche publie un ouvrage posthume de **Dom Neroman,** célèbre astrologue, fondateur du « Collège Astrologique de France ». Cet ouvrage traite du ***Nombre d'or, clè du monde vivant*** [8]. Les divers aspects du « nombre d'or » sont, ici, exposées avec une remarquable maîtrise. L'auteur nous rappelle qu'on le rencontre aussi bien en géométrie dans la construction du rectangle d'or et du pentagone régulier qu'en architecture, notamment dans certains monuments tels que ceux conçus par Le Corbusier, mais aussi dans la nature où on le retrouve dans les éta-

[7] *Melkitsedeq ou la Tradition primordiale, Dervy poche, mai 2010 – 330 pages,12 €.*
[8] *Le nombre d'or, clé du monde vivant, Dervy poche, mai 2010 - 250 pages, 8,50 €.*



mines du tournesol. Les champs d'application du « nombre d'or » sont infinis ; il est gage d'équilibre et de beauté dans la nature comme dans les arts. Cet essai constitue une solide introduction à l'étude de ce « nombre d'or » qui, pour l'auteur, est bien « la clé du monde vivant ».

Les revues

Le Bulletin n° 243 (juillet 2010) des **« AMITIÉS SPIRITUELLES »** [9] célèbre le quatre-vingt dixième anniversaire de sa fondation par Sédir. Son objet est le suivant : association chrétienne, libre et charitable. Elle ne s'en est jamais écartée. On retiendra aussi dans ce numéro un « éloge de la Lumière » signé par Marcel Bielle.

« ATLANTIS », n° 441, 2e trimestre 2010 [10]. Paul Duvallin, auteur des *Légendes de l'Histoire de France*, demande si le trésor des Templiers est caché dans la Sarthe et Patrick Rivière suit le lien qui rattache la franc-maçonnerie hermétique de Memphis-Misraïm à l'Égypte pharaonique.

« LE MAILLON DE LA CHAÎNE MAÇONNIQUE » publie un numéro spécial consacré à la fraternité. De nombreux articles de grande qualité évoquent divers aspects de la fraternité qui, quand elle est bien comprise, est un des fondements de la franc-maçonnerie. Ce numéro spécial est très enrichissant et appelle de nombreuses réflexions.

[10] *14, rue Campo Formio, 75013 Paris.*
[9] *30, rue de la Marseillaise, 94300 Vincennes.*

L'Initiation

Cahiers de documentation ésotérique traditionnelle
Revue du martinisme et des divers courants initiatiques

Bulletin d'abonnement 2010

à recopier, à photocopier ou à télécharger sur le site www.initiation.fr
et à envoyer rempli, signé
et accompagné du paiement (chèque bancaire ou postal) à :

Revue L'Initiation
7/2 rés. Marceau-Normandie - 43 av. Marceau
92400 COURBEVOIE
Compte chèques postaux : 8 288 40 U PARIS
IBAN : FR27 2004 1000 0108 2884 0U02 033
BIC : PSSTFRPPPAR

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an
(janvier à décembre 2010)
4 NUMÉROS PAR AN
à dater du premier numéro de l'année 2010

Nom.. Prénom...................................
Adresse...
Code postal.................. Commune...
Date___/___/ 2009 Signature________________________

Tarifs 2010

France, pli fermé .... 30 euros
France, pli ouvert .... 27 euros
U. E. - DOM TOM .... 35 euros
Étranger (par avion) .... 42 euros
ABONNEMENT DE SOUTIEN . . à partir de 43 euros

Nota : Les abonnés résidant à l'étranger (hors U. E.) doivent effectuer leur paiement EN EUROS, payables dans une succursale de banque française.

Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 5 euros.